

n'oublions pas de visiter le *Généralife*, où l'on arrive par une belle allée de cyprès. C'était la maison des fêtes de l'Alhambra, située plus haut que le palais. Elle est déshonorée par des couches de badigeon, sous lesquelles disparaissent, ou à peu près, toutes les sculptures délicates qu'on y voyait jadis. Mais ce qui fait du Généralife le comble des enchantements que la nature puisse offrir, ce sont ses jardins, ses bois; ses allées en pente avec des jets d'eau superposés : c'est la villa Palaviccini de Pegli, sous le ciel de Grenade, et avec l'antiquité en plus, me disais-je; aussi quelle ne fut pas ma surprise en apprenant que le Généralife appartient également au marquis Palaviccini, descendant des rois maures! Je dois citer encore, sur la colline des *Torres Bermejas*, au-dessus de *Los Mártires*, une magnifique maison de campagne, toute moderne celle-là, qui appartient à mon ami Don Carlos Calderon : vue superbe, eaux abondantes, lacs, îles, végétation splendide, ombrages sans fin : il faut visiter cette magnifique demeure.

Mais il nous faut, hélas ! quitter Grenade et ce n'est pas sans regrets. Grenade est un de ces rares séjours d'où l'on peut dire, en partant, qu'on y reviendra avec plaisir. Vous avez remarqué souvent,

dans la vie des voyages, que l'on regrette la peine qu'on a prise pour voir telle chose peu digne d'intérêt, tandis qu'on est enchanté, parfois, d'avoir vu telle ville, tel pays, sans nourrir cependant l'espoir d'y revenir encore. D'autres au contraire, et Grenade est de ce nombre, veulent être revus et restent classés parmi ceux où l'on revient en esprit, en attendant que l'on puisse faire mieux. C'est comme l'eau du Nil ! Vous connaissez le vieux proverbe : « *On en boit toujours deux fois !* »

Nous reprenons la même route jusqu'à Bobadilla, admirant, en plein jour, le remarquable système d'irrigation qui régit toute la *Vega* et que l'on peut comparer à celui de la *Huerta* de Murcie, les Maures faisant partout et toujours la même chose, avec la même perfection.

Au delà de Bobadilla, on pénètre dans les défilés au fond desquels le Guadalhorce roule ses eaux. C'est une série de travaux d'art qui accusent les progrès de l'industrie moderne, remblais, tunnels, ponts et viaducs, au moyen desquels on franchit, avec des rampes de un à deux pour cent, les sites les plus sauvages, la campagne la plus désolée. Une immense crevasse, au milieu d'épouvantables rochers, *El Hoyo*, la Fosse, est traversée sur un pont

d'une hauteur vertigineuse, qui semble lui-même dépassé en hardiesse par celui qui relie deux tunnels entre deux montagnes à pic. Le dernier tunnel passé, la scène change comme par enchantement : nous étions au milieu d'un décor diabolique du Freyschütz et nous nous trouvons dans une magnifique vallée couverte d'orangers ; on dirait la *Conca d'Oro* de Palerme ; des palmiers dressent partout leur têtes. Je ne connais rien de comparable à ce paysage et j'en ai cependant vu beaucoup, à travers le monde. Nous arrivons à Alora ; et nous ne sommes plus qu'à cent mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Guadalhorce, qui est descendu comme nous, arrose la campagne luxuriante de fruits et de moissons. Un peu plus bas c'est Pizarra, d'où l'on va aux bains de Carratraca, et aussi à Ronda.

A Malaga, je trouve à appliquer les réflexions que je faisais en quittant Grenade. Evidemment j'aurais regretté de laisser de côté ce joli port de mer, en faisant un voyage en Espagne, mais je n'y reviendrai pas. Les hôtels sont mauvais ; on y est fort exploité ; et, à part la cathédrale et les environs de la ville, on a bien de la peine à employer utilement le jour que l'on est forcé d'y passer. Le jour ne serait rien, s'il n'y avait pas deux nuits obligatoires.

Quels lits ! quelle table d'hôte ! quels prix ! Mais enfin, puisque nous sommes à Malaga, il faut bien visiter la ville qui a une grande importance au point de vue commercial : aussi va-t-on y créer un port nouveau, pour remplacer celui qui existe. A en juger par les plans, ce sera une *Joliette* comme à Marseille, à côté du vieux port, avec cette différence que ce vieux port ne vaut rien et que la vieille Darse Phocéenne valait et vaut beaucoup.

Malaga compte bien près de cent vingt mille habitants : le climat y est doux et sain ; on affirme que le thermomètre reste au plus bas à 6° au-dessus de zéro, et qu'il ne dépasse guère 30° au plus fort de l'été. Les rues sont étroites et tortueuses, comme dans toutes les villes où les Maures ont passé ; mais, de même que l'on adopte partout l'horrible costume que les modes de Paris et de Londres imposent au bon goût du monde entier, la tendance générale, en Espagne, comme ailleurs dans les pays chauds, est de construire de grandes rues larges et bien alignées, de manière à ce que le soleil puisse y griller à son aise les malheureux passants et que le moindre vent y soulève des tourbillons de poussière. On sera à la mode ! ceci répond à tout !

Parmi les places il faut citer celle de la *Constitution* ! C'est inévitable dans un pays où l'on en change plus souvent encore qu'en France. Puis celle de *Riego* où l'on voit un monument consacré à la mémoire du général Torrijos, passé par les armes en 1831, par ordre du général Moreno qui fut lui-même assassiné à Urdax, en 1839, à la fin de la première guerre Carliste. C'est un diminutif de notre colonne de la Bastille, avec les noms des héros morts pour la révolution : cela fait également bien dans la patrie des *Pronunciamientos*.

La plus belle promenade de Malaga est l'*Alameda*, entourée de beaux arbres, éclairée au gaz, avec des bancs, des statuettes, et aux deux extrémités de laquelle s'élèvent deux jolies fontaines. Celle du bas est en marbre et une des plus curieuses qui existent en Espagne : c'est un bassin octogone surmonté d'une colonne, couverte de la base au sommet de sujets admirablement sculptés ; des tritons, des sirènes, des faunes, des satyres et même des enfants, laissant couler l'eau un peu par tous les bouts ; c'est pire que le Manneken de Bruxelles. La *Fuente de Neptuno* est située à l'extrémité de l'*Alameda*. La *calle Hermosa*,

qui mérite son nom, conduira au nouveau Port ; et le *Campo de Reding* suit la plage, au pied de la forteresse. *El Castillo de Gibralfaro*, ou mieux *Gibelfharo*, complète avec la *Courtine du Môle*, l'ensemble des promenades. Il ne faut pas oublier qu'avec la *Plaza de Toros*, les promenades sont ce qu'il faut avant tout à une ville espagnole, de quelque petite importance qu'elle soit.

La cathédrale est le seul monument de Malaga qui mérite ce nom. Elle est d'ordre corinthien, avec un portail gothique parmi les sept portes qui y donnent accès. Sa façade du nord est composée de trois arcades soutenues par de belles colonnes corinthiennes aussi. L'intérieur, divisé en trois nefs, ne manque pas d'élégance et de majesté : le maître-autel est l'œuvre d'Alonso Cano qui y a laissé des traces précieuses de son ciseau. Il y a aussi quelques bons tableaux. Les chapelles les plus intéressantes, parmi les trente-trois que l'église renferme, sont celle de *San Francisco* et celle de *La Concepcion*. Avec ses deux tours, dont l'une s'élève à près de cent mètres de hauteur et l'autre restée inachevée, élégamment posée en face de la mer dans l'axe même du vieux port, la cathédrale de Malaga

est remarquable à tous égards par son architecture et sa situation.

Pour bien juger de la ville et de ses environs, il faut monter au *Gibralfaro*, le point le plus élevé de la ville, environ cent soixante-dix mètres d'altitude; de là, on jouit du paysage qui se déroule aux regards du côté de la terre et on contemple, sous un ciel d'un bleu profond, les eaux bleues de la Méditerranée.

L'*Alcazaba* est une autre citadelle dont la construction remonte à une époque antérieure à la domination des Maures : elle est en partie ruinée, et ce qui reste a été aménagé pour y installer les bureaux du commandement général de la province.

Les habitants de Malaga sont aimables et bienveillants; les *Malagueñas* sont belles et gracieuses : le peuple y est plus civilisé qu'à Cordoue et à Grenade, parce que nous sommes ici dans un port de mer et qu'on a l'habitude d'y voir des étrangers ; mais les mendiants sont nombreux et importuns.

CHAPITRE IV

De l'une des difficultés des voyages en Espagne. — De Gombantes à Cadix par Ronda et Gibraltar. — Mode de transport. — La *Serrania* de Ronda. — Ronda. — Climat, types, costumes. — Pourquoi les Anglais gardent Gibraltar. — La *Maestranza* de Ronda. — A cheval ! En route pour Gibraltar. — Le *Ventorillo de Jimena*. — Gaucin. — San-Roque. — Linea. — Gibraltar, difficultés pour y entrer. — Panorama splendide. — Algéciras. — Tarifa. — Perez de Guzman. — Route de Cadix.

J'aurais dû dire, en préface, que l'on ne voit pas l'Espagne en un jour, ni même en un seul voyage. Si, en deux ans, on veut bien la connaître comme elle mérite de l'être, il ne faut pas s'éterniser à Grenade, à Séville, à Cordoue, ni dans les musées de Madrid : il faut marcher et marcher toujours ; il faut voir la côte et l'intérieur.

Voulant aller directement de Barcelone à Madrid, avec mes lecteurs, je ne les ai même pas conduits de la capitale de la Catalogne au Montserrat. De Malaga à Cadix, même embarras pour moi : il faut



voir Ronda et Gibraltar et il faut aller aussi par la voie ferrée. Je vais donc suivre les deux routes, en commençant par la plus pittoresque ; puis je reviendrai à Gobantes pour escorter également les voyageurs qui ne voudraient pas faire cette excursion, tellement belle cependant qu'on ne peut en citer, en Europe, une qui lui soit comparable : ces derniers auront la ressource d'aller de Cadix à Gibraltar par le bateau à vapeur, mais ils n'auront pas vu Ronda !

En attendant que la ligne de chemin de fer projetée entre Bobadilla et Gibraltar par Campillos, Teba, Alberquilla, Ronda, Jimena et Algeciras, soit mise en adjudication, construite et livrée à l'exploitation, ce qui ne sera pas fait de sitôt, on ne peut aller à Ronda, et de là à Gibraltar, qu'en diligence, à cheval ou à pied.

Les voyages à pied ne sont pas de mode en Espagne et le climat, surtout dans les provinces du Sud, s'y prête peu. La distance à parcourir à cheval, depuis Bobadilla ou Gobantes sur la ligne du chemin de fer de Malaga à Cordoue, jusqu'à Ronda, est trop longue pour être considérée comme une course d'agrément. Nous allons donc donner nos préférences au système de locomotion le plus com-

mode et le plus rapide, malgré ses inconvénients, dans un pays où la poussière est un véritable fléau, la diligence, qui conserve ici, dans son attelage et dans ses allures, un caractère des plus originaux. Partis de Malaga à sept heures et demie du matin, nous quittons le chemin de fer à Gobantes, et nous prenons immédiatement, devant la porte de la *Fonda de la Casa Blanca*, la voiture qui nous déposera à Ronda à quatre heures du soir.

C'est un lourd véhicule à trois compartiments, coupé, intérieur et rotonde, peint en jaune à l'extérieur, doublé au dedans de drap qui fut bleu jadis, et garni de chaînes et de sabots de fer appendus dans l'espace restant libre entre les roues. Dix mules sont attelées, deux à deux, à ce monument, écrasé par la bâche de cuir noir qui a perdu sa couleur sous l'action du soleil, de la poussière et de la pluie : elles sont surchargées de harnais, de pompons, de grelots. Le siège du cocher est placé sur une banquette qui occupe tout le devant du coupé, à la même hauteur, et qui est abrité par le plafond de la diligence disposé en forme de véranda : le conducteur et un jeune homme armé d'une gaulle de quatre pieds, s'assoient à côté du cocher ; le conducteur, on le comprend, est le

chef de ce train-là ; mais le jeune homme à la gaule, quelles sont ses attributions ? Nous le verrons en route. Un gamin dépenaillé est à califourchon sur la mule de gauche de la première volée ; le plus souvent cette mule est un cheval. Ce gamin est l'aiguilleur qui tient dans ses mains la vie des voyageurs, car c'est lui, c'est lui seul qui dirige dans les tournants dangereux, sur le bord des précipices, la marche des huit bêtes soumises à sa juridiction, les brides dont le cocher dispose ne dépassant pas la tête des deux mules du timon.

Le coupé se trouvant libre, nous nous y installons : c'est la meilleure place, malgré le paravent que les dos du cocher, du conducteur et du jeune homme mystérieux, dressent devant le nez de l'occupant, au plus grand détriment de la vue dont il voudrait jouir. Tout le monde est à son poste ; le personnel sur sa banquette, les passagers dans leurs compartiments. Les garçons d'écurie réchauffent les mules de l'attelage à grands coups de bâton, les appelant chacune par leur nom, leur prodiguant, au milieu de jurons sonores, force encouragements et encore plus de menaces. Le signal du départ vient d'être donné. Armé de son fouet, le cocher tape, à coups

de manche, sur les deux bêtes placées à sa portée : le conducteur a trouvé on ne sait où, une trique dont il fait le même usage : le jeune homme à la gaule se met de la partie : le gamin de tête éperonne sa monture, et ne ménage pas les horions à la mule sa voisine : les garçons d'écurie redoublent la bâtonnade ; et les mules, ahuries par les cris, aiguillonnées par la peur, espérant fuir les coups, enlèvent au triple galop la diligence qui part à fond de train, en chassant sur ses essieux d'une manière épouvantable.

Nous sommes sur le versant occidental de la *Sierra de Abdalajis* ; le paysage est sauvage, la contrée désolée. De distance en distance, des ruines de châteaux, de forteresses, d'*atalayas* : partout les traces des Maures qu'on dirait partis d'hier ; et voilà quatre siècles qu'ils ne sont plus là !

La route est accidentée : à chaque instant des montées rapides, des descentes à pic. C'est alors que la ferraille, appendue sous la voiture, trouve son emploi et que le jeune homme aux attributions ignorées, exerce ses fonctions. A chaque descente, on défait les chaînes et on ajuste les sabots aux roues de derrière qui, chaussées de ces patins à semelle aplatie, ne tournent plus et opposent ainsi une énorme

résistance à la marche trop précipitée que les roues de devant essayent en vain de prendre. Pour gravir les rampes, il s'agit de lancer l'attelage à toute vitesse, à partir de leur base et de ne pas le laisser s'arrêter en chemin. Le manche du fouet du cocher, le gourdin du conducteur, les éperons du gamin et sa courte lanière, s'escriment à qui mieux contre les pauvres mules qu'épouvantent encore les vociférations et les trépignements des deux automédons assis sur la banquette. Quant au jeune homme à la gaule, il est descendu de son siège et, courant à perte d'haleine, il frappe à tour de bras sur les reins, sur les flancs, sur la queue des six mules du milieu, regagnant sa place, descendant de l'autre côté pour n'avoir pas à faire le tour de la voiture, soufflant comme un marsouin, suant comme un mitron, criant comme un brûlé et jurant comme un possédé. C'est un écureuil, c'est un singe, c'est un acrobate ; mais c'est surtout un fustuaire émérite, un bâtonniste sans pareil.

Nous passons à Ardales où s'amorce la route qui mène aux bains de Carratraca, situés sur l'autre versant de la *Sierra de Aguas*. On traverse Casarabonela, admirablement posée dans un berceau de fleurs et d'où l'on aperçoit les belles tours mau-

resques de Alhaurin el Grande ; puis la route s'engage dans d'épouvantables défilés pour traverser la *Sierra de Tolok* et franchir le *Puerto de Martinez*, au milieu d'énormes blocs rouges. On voit ensuite les grosses tours carrées du vieux château de *El Burgo* dont les ruines dominant en l'écrasant, le misérable village qui est groupé à leur pied.

Nous entrons dans les défilés de la *Serrania* de Ronda, dont les gorges du Montenegro peuvent seules donner une idée. Ce sont d'abord les échan-crures géantes que l'on désigne sous le nom imagé de *Dientes de la Vieja* (les Dents de la Vieille) parce qu'elles se montrent comme les chicots ébréchés qui restent encore, isolés les uns des autres, sur d'antiques gencives ; puis, l'affreuse descente du *Puerto de los Empedrados* ; ensuite, le *Puerto del Viento* balayé par les rafales ; au delà le torrent du *Toro* ; enfin le panorama de Ronda dont l'horreur surpasse toute beauté.

C'est la *Vega* de Ronda, luxuriante de verdure et de fleurs, circonscrite dans un cercle de montagnes d'un bleu d'azur et au milieu de laquelle se dresse une pyramide rocheuse aux teintes jaunâtres, de trois cents mètres d'élévation, fendue par le milieu du haut en bas et dont les sommets

jumeaux, séparés par l'immense déchirure, sont couronnés, l'un par ce qui reste de l'ancienne ville des Maures, l'autre par les constructions de la Ronda des Chrétiens. Les ruines d'un aqueduc romain, de dimensions énormes, coupant la plaine sur l'un de ses côtés, viennent encore ajouter un effet grandiose au merveilleux du tableau qu'embrasse le regard.

Ronda est située au pied de la *Sierra Morena*, couverte, à son sommet, de neiges éternelles. Construite par les Maures qui ne l'abandonnèrent que bien longtemps après avoir perdu Grenade, elle est divisée en deux par une tranchée gigantesque, *El Tajo*, de soixante-dix mètres de largeur et de près de trois cents de profondeur, dont les arêtes sont si vives et les parois si unies qu'on dirait que la masse rocheuse a été coupée, de la cime à la base, par un coup d'épée gigantesque que le bras de Dieu seul a pu donner.

Nous avons passé sous le magnifique aqueduc qui amenait autrefois à Ronda-la-Vieja, l'*Arunda* des Romains dont il ne reste plus que des ruines à trois lieues d'ici, les eaux du Guadalvin captées en amont de la *Cueva del Gato*, la Grotte du Chat et la route, décrivant une grande courbe, traçant plusieurs

lacets, nous élève insensiblement du niveau où nous sommes, à la hauteur où la ville est placée, soit une différence de deux cents mètres environ. La diligence s'arrête devant le *Parador de Buena Vista*, admirablement posé au bord du précipice, et nous nous laissons tenter par cette situation sans avoir eu à regretter, pour ce qui concerne la table et le coucher, de lui avoir donné la préférence sur les deux autres fondas qui lui font concurrence. A peine arrivé, nous courons au Pont-Neuf, qui traverse la fissure sur son point le plus étroit et qui relie la ville moderne à l'ancienne cité des Maures. Ce pont qui se compose d'une arche principale de trente-huit mètres de jour, et de deux arches plus petites, placées aux deux extrémités comme des crampons au moyen desquels elle s'accroche au rocher, fut construit vers la fin du siècle dernier, sur les plans et sous la direction de l'architecte Don José Martin de Aldeguela dont la mort tragique deviendra le romancero de cet ouvrage d'art quand, à travers les âges, le récit de cet événement aura pris les formes poétiques des légendes du passé. Ce qu'il y a de certain c'est que cet architecte, s'étant penché sur le parapet pour regarder en bas, fut pris de vertige et tomba au fond du ravin où

l'on retrouva son corps en lambeaux. On comprend aisément que la tête ait pu lui tourner, quand on sonde l'abîme que l'on a sous les pieds : le Guadalvin roule avec fracas au milieu des rochers et c'est à peine si l'oreille perçoit un doux murmure ; les maisons et les gens sont de dimension et de taille ordinaires et cependant on les croirait sortis d'une boîte de joujoux de Nuremberg.

Nous entrons dans la vieille ville qui ne renferme plus que quelques habitants, et nous trouvons, au bout, l'antique pont de San Miguel qui nous montre, sous d'autres aspects, le même tableau des convulsions de la nature, empreintes de la même grandeur. L'Alcazar n'a plus que des murs délabrés ; nous passons à travers ses ruines, et par un sentier de chèvres, creusé dans le roc, nous descendons à près de deux cents mètres au-dessous des deux ponts et des deux villes qu'on dirait perdus dans les airs : c'est un spectacle fantastique ; on s'oublie à l'admirer.

Le Guadalvin tombe en cascades, dans sa prison de pierre et ses eaux font mouvoir les roues des moulins maures attachés sur ses bords : quelques pas seulement et nous le voyons, redevenu tran-

quille, caresser mollement une fraîche vallée parsemée de jardins et couverte de fruits : les séductions de la nature à côté du chaos ! Il faut venir à Ronda pour trouver un contraste aussi grandiose, aussi accentué.

Si la descente était périlleuse, la montée ne l'est pas moins : on doit avancer avec précautions ; une chute serait mortelle.

Nous visitons, dans la rue de *San Pedro*, le Palais du roi maure Al-Motad-Ed qui, au dire de la tradition, buvait dans des gobelets ornés de pierres, faits avec les crânes des chrétiens qu'il avait lui-même décapités. On descend du palais à la rivière, en passant par les jardins superposés ; l'escalier de marbre, incrusté dans le roc, fut souvent arrosé par la sueur des esclaves chrétiens que le farouche musulman obligeait à monter l'eau du Guadalvin, pour remplir ses citernes.

Mais le gouffre nous attire ; nous revenons sur ses bords, au *Parador de Buena Vista* ; le soleil va disparaître là-bas, derrière la *Sierra del Pinar*, et ses rayons obliques, avec leurs teintes rouges, illuminent de tons indescriptibles ce paysage étrange, ces épouvantables rochers. Les vautours planent sous nos pieds et le fond de la crevasse

disparaît peu à peu dans l'ombre envahissante.

Ronda est peuplée d'environ vingt mille habitants : le climat est doux, délicieux en été ; la moyenne de durée de la vie dépasse de beaucoup les bornes ordinaires, et les cas de longévité y sont très fréquents. Le proverbe l'affirme quand il dit : « *En Ronda los hombres á los ochenta son pollones* : à Ronda, à l'âge de quatre-vingts ans, les hommes sont encore de jeunes coqs. » Le type des *Rondeños* est certainement le plus caractéristique des types andalous, déjà si caractérisés. Les mœurs, le costume, le langage, tout garde là, un cachet profondément gravé. Les hommes portent, avec cette élégance dont ils ont le secret, le chapeau, *calañés*, de feutre velouté, la chemise brodée aux boutons reluisants, le gilet évasé de voyantes couleurs, la veste ajustée qu'ornent des arabesques faites de drap de diverses nuances, la ceinture de soie qui comprime la taille, la culotte collante dans laquelle on ne sait pas comment ils ont pu se loger, les guêtres de cuir jaune aux multiples lacets, les bottines de veau serrées à la cheville, et la mante de laine bariolée qui leur sert de manteau, de lit et de besace. Les femmes n'ont pas leurs pareilles, dans toutes les Espagnes, pour la tournure, la grâce et la beauté : personne ne sait,

comme elles, planter dans des cheveux d'un noir d'ébène aux reflets bleuâtres, l'œillet écarlate ou la rose mousseuse ; personne, comme elles, n'a ces yeux dont on rêve, ce teint que les Vierges de Murillo ont fait connaître au monde, ces formes délicates aux suaves contours ; personne ne se drape mieux qu'elles dans la mantille de dentelles, le châle de Manille ou la mante de soie ; personne enfin, comme elles, ne réunit autant de séductions sous la basquine ronde et le corset de velours, la jambe bien prise dans un bas étiré, et le pied si cambré dans son petit soulier.

Les mélodies de Ronda, que l'on répète d'un bout à l'autre de la Péninsule Ibérique, ont un rythme plaintif et caressant ; les danses sont un poème de chaste volupté.

Ronda et sa *Serrania* vivent principalement de la contrebande, alimentée par la proximité de Gibraltar que les Anglais détiennent et garderont, non plus comme une forteresse maîtresse du détroit qui met l'Océan en communication avec la Méditerranée, mais comme un entrepôt admirablement situé pour inonder frauduleusement l'Espagne de produits britanniques. A part cela, l'élevage, et surtout le dressage des chevaux, constituent la

seule et unique industrie de la contrée : les chevaux sont des modèles de la race andalouse ; les dresseurs pourraient en remonter aux plus célèbres entraîneurs de France et d'Angleterre.

La *Maestranza de Ronda* est une institution du moyen âge qui conserve tout son prestige et toute sa prépondérance. Cet ordre nobiliaire, dont les statuts datent des premiers jours de la chevalerie, n'a plus qu'un caractère honorifique, mais il figure au premier rang parmi ces corporations traditionnelles que l'Espagne a la sagesse et l'orgueil de respecter.

Réveillés avant l'aube, nous courons à l'*Alameda* pour voir, sous cette forêt de lauriers-roses le lever du soleil.

Le ciel a des teintes verdâtres d'une ineffable douceur. La lumière qui monte, éclaire tour à tour le sommet des *Sierrâs* dans le lointain et Ronda elle-même s'illumine de ces rayons de feu. Accoudés à la grille qui surplombe, nous admirons encore une fois *El Tajo*, la coupure, et ses immenses profondeurs.

Nous profitons de cette sortie matinale pour entrer dans un vieux couvent, voir la Maison de Ville, lourd monument du xvii^e siècle et visiter

la Place des Taureaux où, malheureusement, nous n'avons pu assister à une de ces courses qui sont réputées pour être des meilleures de l'Espagne, mais qui n'ont lieu qu'à l'époque des foires, dans les derniers jours du mois de mai.

Pour aller à Gibraltar, on n'a pas ici l'embaras du choix. On ne peut y aller qu'à pied ou à cheval ; or, les voyages à pied étant bannis du programme des touristes en Espagne, c'est le cheval qui reste seul maître de la situation. Nous avons donc traité avec un guide, recommandé et garanti par le propriétaire du *Parador*, qui nous fournira les montures, nous accompagnera et nous mènera à bon port.

La distance qui sépare Ronda de Gibraltar est de soixante-douze kilomètres, par des chemins qui, le plus souvent, ne sont que d'abrupts sentiers : force est donc de renoncer à faire le voyage d'une traite, il faut coucher en route, quelque part. Le cheval que nous devons monter est un bel andalou, à l'épaisse crinière et à la longue queue : il est blanc comme la neige et doux comme un agneau. Sa selle mauresque est recouverte d'un caparaçon fait d'une mante de Palencia aux rayures criardes, et elle est ornée, par devant et par derrière, d'énormes

besaces venant de Villadiego, qui pendent sur le garrot et sur les flancs de l'animal : les étriers sont garnis de sabots de bois dans lesquels le pied se loge comme dans une niche et une double bride, ainsi que la corde de jonc enroulée sur l'un de ses côtés, nous répondent des moyens coercitifs à employer en cas de besoin, comme du licol nécessaire à chaque halte qu'on fera. Le guide chevauchera sur un genet solide, portant même harnachement, et, de plus, un énorme tromblon appendu à l'arçon : le genet est alezan brûlé, c'est la couleur du pays. Les besaces se garnissent de notre petit bagage, de victuailles pour le déjeuner et d'une outre de cuir contenant quelques litres d'excellent vin d'Espagne.

Notre hôte attentionné ajuste lui-même à notre talon gauche un éperon rouillé, muni d'une grande molette, que le guide a fourni. Il est dix heures du matin : nous avons pris congé de tout le personnel du *Parador*, rangé sur le pas de la porte ou perché sur les balcons ; on nous a souhaité, une foule de fois, bon et heureux voyage ; on nous a redit, on nous redit encore : « *Vaga usted con Dios* : Allez avec Dieu ». Répondant à notre tour : « *Queden ustedes con Dios* : Restez avec Dieu »,

nous enfourchons notre andalou et, suivant de près notre guide, nous nous mettons en route pour Gibraltar.

Au sortir des murailles de roche entre lesquelles il passe au fond du précipice que Ronda domine du haut de ces escarpements, le Guadalvin prend le nom de Guadiaro et se cache sous bois, dans la fraîche vallée de Cortès dont les fruits à noyaux, les pommes et les poires, sont des plus savoureux. Nous cheminons pendant quatre heures sur les bords de la rivière, l'accompagnant dans ses méandres et partageant avec elle les douceurs de ces lieux ombragés : la vallée est solitaire et la vue coupée par les arbres qui couvrent la plaine et les versants de la *Sierra de Toro* et de la *Sierra de Libar* qui enserrent cette oasis que nous parcourons. Mais voici le *Ventorrillo de Jimena* : c'est le moment de faire halte, de donner aux chevaux un picotin et de faire honneur à nos provisions de route. Le *Ventorrillo*, comme son nom l'indique, est le diminutif d'une *Venta* ; et la plupart des *Ventas* en Espagne, n'offrent au voyageur que l'orge et la paille pour les montures, de vastes écuries et une cuisine immense où chacun est libre de condimenter à sa façon ce qu'il aurait à faire cuire,

en profitant du feu allumé dans l'âtre et des ustensiles mis à sa disposition qui se résument en quelques pots de grès et quelques poêles de fer battu. La *Venta* et le *Ventorrillo* ne fournissent pas autre chose : ni pain, ni vin, ni viande, ni poisson, ni légumes. Ah ! oui, on y trouve du sel, ce symbole de l'hospitalité, de l'eau limpide et froide, et du chocolat servi dans de petites tasses, du chocolat exquis. Quant aux lits, il n'en est pas question, les muletiers étant seuls, parmi les passants, à s'arrêter là pour la nuit et dormant, tout habillés, sur la paille, dans un coin de l'écurie.

Le *Ventorrillo de Jimena* ne fait pas exception à la règle et il ne pouvait nous donner ni rien de moins, ni rien de plus. Nous faisons donc servir leur repas à nos bêtes, et nous nous installons devant une table, sous une treille, pour nous réconforter de notre côté, grâce à nos provisions.

Après deux heures de repos, nous repartons, et laissant le Guadiaro continuer ses courbes capricieuses, nous nous rapprochons du pied de la *Sierra Bermeja* dont le nom même indique les vermeilles couleurs. La route est de plus en plus pittoresque : le soleil, dans sa course descendante, dore des

tons les plus chauds, ce paysage dont l'aspect sauvage est corrigé par la grandeur de ses formes et les derniers rayons de l'astre à son coucher, illuminent au loin la silhouette de la petite ville de Gaucin, perchée, elle aussi, sur une éminence rocheuse que couronnent les ruines d'une forteresse des Maures.

C'est là que nous allons nous arrêter, car la nuit va venir et il n'est pas prudent de s'aventurer dans l'ombre à travers ces casse-cous. La montée, pour y arriver, est quelque chose d'épouvantable ; un escalier disloqué taillé dans le roc et des précipices affreux, où le moindre faux pas nous ferait dégringoler. Nous mettons pied à terre et notre guide en fait autant : chacun ainsi veille à sa propre sécurité ; les chevaux livrés à leur instinct et nous, dégagés du souci de les guider ou de les maintenir.

Le *Parador de los Ingleses* est une grande auberge, dont le rez-de-chaussée est installé à l'espagnole, avec ses arcades, ses fontaines, ses cours à ciel ouvert et ses vastes écuries, tandis que l'étage supérieur renferme des installations presque britanniques, car on y trouve une table parfaitement servie, des vins de choix, du thé et des bois-

sons alcooliques : inutile de dire que les Anglais, allant à Gibraltar ou en venant par terre, sont les hôtes accoutumés de ce *Parador*.

Nous partons de Gaucin au lever du soleil : des portes de la ville, la vue est admirable ; la pointe de Gibraltar, dont nous sommes encore à 30 kilomètres, se détache comme la corne d'un rhinocéros, sur les eaux du détroit, et les côtes d'Afrique bleuissent au delà.

Dépassant la *Venta de los Nogales* par un sentier qui longe les rives du Jenal et franchissant le gué de *Pasada Real*, en aval du confluent de cette rivière et du Guadiaro, nous déjeunons à la *Venta de Azebuchal*, de ce qui restede nos provisions prises au départ de Ronda, tandis que nos chevaux reçoivent une bonne ration de paille, d'orge et de caroubes. Nous trouvons ensuite le bourg de Tesorillo, les défilés d'Almoraina, la *Venta de Odon* au delà de laquelle nous gravissons la colline que San Roque couronne.

San Roque est une ville d'environ 10.000 âmes, de construction récente puisqu'elle ne date que de l'époque à laquelle la pointe d'Europe devint la proie de l'Angleterre, au commencement du siècle dernier ; elle est située à 12 kilomètres

de Gibraltar dont la séparent le territoire neutre et les lignes anglaises. Le voisinage de la possession anglaise a déteint sur elle : son aspect, ses usages sont empreints du cachet britannique.

Nous descendons au bord de la mer : la magnifique baie d'Algéciras se déroule à notre droite, dominée par ces hauteurs, et commandée par Gibraltar.

Nous n'avons nullement l'intention de nous assujettir à la vie cellulaire à laquelle sont soumis les habitants de cette place de guerre et les personnes qui, après avoir rempli une foule d'ennuyeuses formalités, obtiennent l'autorisation d'y pénétrer et d'y passer la nuit. Les portes en effet ferment à 5 heures du soir : impossible après cela d'entrer ou de sortir jusqu'au soleil levé ; les heures d'ouverture et de clôture sont annoncées par un coup de canon. Mais une ville au moins aussi peuplée que San Roque, s'est élevée sur les limites mêmes du territoire neutre, occupant toute la largeur de l'isthme et portant le nom de Linea. C'est là que nous prenons nos quartiers, de façon à n'avoir qu'un pas à faire pour visiter Gibraltar le lendemain, sans avoir subi les ennuis de sa prison. Linea, du reste, est bien construite, on y trouve

de bons hôtels, notamment le *Victoria*, et l'animation y est grande, cette ville étant devenue l'entrepôt des marchandises à introduire en Espagne sans payer de droits, et le centre des opérations frauduleuses auxquelles les felouques de la baie et les contrebandiers de la montagne se livrent chaque nuit.

Il faut être muni d'un passeport pour entrer à Gibraltar, et encore le visiteur étranger est-il soumis, d'abord à une constatation rigoureuse de son identité, ensuite à une surveillance occulte de tous ses mouvements. Oh ! la libre Angleterre ! Si l'Espagne ou la France, dans leurs places fortes, faisaient subir aux touristes anglais la dixième partie des mesures vexatoires que l'Angleterre pratique à Gibraltar, le monde entier retentirait des plaintes britanniques et l'Espagne et la France seraient mises par tous les organes de la presse du Royaume-Uni, au ban des nations civilisées !

En sortant de Linea on traverse une petite plaine sablonneuse : puis, on longe le champ de courses, excellent hippodrome admirablement installé ; on trouve ensuite un stand avec ses cibles en permanence, des aires pour le jeu de cricket et

pour le lawn-tennis, les cimetières des chrétiens et des juifs, le marché au bétail et les abattoirs.

Le promontoire qui compose cette parcelle du sol espagnol soumise à la domination de la Grande-Bretagne, s'étend depuis le territoire neutre jusqu'à la pointe d'Europe sur une longueur de près de 5 kilomètres, et une largeur variant de un kilomètre à deux. Les Phéniciens la désignaient sous le nom de Alube, d'où Calpe : les Romains s'arrêtaient aux colonnes d'Hercule, entre Calpe en Europe et Abyla sur la côte africaine, qui leur disaient : « *Nec plus ultra* » ; les Berbères le nommèrent Gebal-Tarik, le mont de Tarik, au pied duquel ce chef des Maures débarqua en l'année 711 : l'Espagne transforma Gebal-Tarik en Gibraltar que les Anglais écrivent de même et prononcent *Djibroltar*.

Guzman-el-Bueno s'en empara en 1309, chassant les Maures qui le reprirent en 1333. Mais un autre Guzman y entra en vainqueur en 1462, et durant deux cent quarante-deux ans, Gibraltar fit partie du royaume d'Espagne. Pendant la guerre de Succession, le 24 juillet 1704, un amiral anglais y entra par surprise et l'occupa au nom de l'archi-

duc Charles, prétendant à la couronne d'Espagne réfugié alors en Portugal : cet amiral se nommait Sir Georges Rooke, dont la consonnance rappelle le verbe anglais *rook* qui signifie voler. A la signature du traité d'Utrecht, le roi d'Angleterre George I^{er} était disposé à rendre Gibraltar à l'Espagne, mais ses conditions étaient inacceptables et l'Angleterre garda entre ses mains la clef du détroit : elle en fit une forteresse formidable, une escale pour les vaisseaux de la Compagnie des Indes, un entrepôt pour les produits de ses manufactures, et, de nos jours, un immense dépôt de charbon pour les bateaux à vapeur allant dans les ports de la Méditerranée, dans l'Inde, en Australie, au Japon, en Chine, ou en revenant.

La ville est située sur le bord de la mer, au pied d'un rocher de près de 150 mètres de hauteur, percé de meurtrières, hérissé de canons. En venant de Linea, on y entre par la porte de la baie et, après avoir dépassé le quartier des Irlandais, on rencontre la principale rue : *Main Street*, qui coupe le place du Commerce (*Commercial Square*) et mène, en contournant, à la Cathédrale et au Palais du Gouverneur. Au sud de la ville, toujours au pied du rocher, se trouvent le champ de ma-

nœuvre *Grand Parade*, les jardins de l'Alameda, le faubourg de Rosia, les grandes casernes et enfin la pointe d'Europe qui forme l'extrémité orientale de la baie d'Algéciras comme la pointe de Cabrita en marque les limites à l'occident. Gibraltar renferme dans ses murs une population de 20.000 habitants et une garnison d'environ 6.000 hommes. Là, tout est anglais : les maisons, les noms des rues, les enseignes, les magasins, les hôtels, les buvettes, tout jusqu'au brouillard artificiel que produit la fumée du charbon de terre, le combustible le plus employé ; heureusement pour nous que nous ne sommes pas allé visiter Gibraltar un dimanche, car alors la ressemblance eût été par trop désagréable et nous aurions pu nous croire à Hartlepool, à Harwich ou à Falmouth. Toutefois, ce que l'insipidité de la vie anglaise, dans ses formes extérieures, n'a pas effacé, c'est le contraste original entre les soldats blonds aux casaques rouges à brandebourgs blancs ou au jupon écossais qui prête tant à rire aux malignes Andalouses, et les Maures cuivrés, sous leur long burnous blanc, les Juifs de Tanger au turban crasseux, et les gens de la *Serrania* de Ronda drapés dans leurs mantes aux couleurs voyantes ; tout

cela allant, venant, se coudoyant, de *Land Port* à *Ragged Staff*, au milieu des fruits du midi de l'Espagne et des produits de Birmingham, de Leeds ou de Manchester, se parlant, disputant, s'injuriant même dans une confusion de langues qui doit rappeler les scènes de la tour de Babel.

Munis de toutes les autorisations voulues, grâce à l'obligeante intervention du chancelier du consulat de France, nous avons visité la ville et les fortifications sous la conduite d'un sergent anglais, le plus aimable des guides et le plus agréable des surveillants que l'on puisse imaginer.

Nous avons vu le *Dock Yard* avec ses bassins de carénage, le nouveau Môle et son débarcadère, les bastions casematés de *Jumper* et du Roi, le vieux Môle et ses quais encombrés de ballots, la cathédrale anglicane, grotesque monument, et la belle église catholique vouée au Sacré-Cœur.

Nous avons parcouru, à cheval, *Willis Road*, et fait ainsi le tour du promontoire, visitant tour à tour, le château Maure construit en l'an 725 par Abu-Abdul-Hager, *la Torre del Homenaje* : la Tour de l'Homage, la batterie *Willis* dominant le précipice de *El Salto del Lobo* : le Saut du Loup, le phare et le sémaphore, la *Sillita*, au-dessus de la

baie Catalan, la grotte San Miguel aux belles stalactites, toutes les galeries couvertes et à deux étages, où l'on se heurte à chaque pas à l'affût d'un canon, et qui ne serviraient à rien le jour d'un combat, tant les artilleurs y seraient promptement asphyxiés. Nous sommes monté, tout en nous amusant des grimaces des singes sans queue cabriolant autour de nous, à la cime du roc, du *Peñon*, comme on le nomme, pour admirer, de là, un splendide panorama : au nord, la *Serrania* de Ronda ; la Sierra Nevada aux pics neigeux à l'est ; au sud, de l'autre côté du détroit, Ceuta toute blanche au pied du mont Abyla, le Gibel-Mousa des Maures, puis la pointe de La Almina, et la Sierra de Bullones ; à l'ouest le Monte Cuervo, chauve comme un vautour ; et à nos pieds la baie, Algéciras, San Roque et Gibraltar.

Un service de bateaux à vapeur établit, trois fois par jour, une communication directe entre Gibraltar et Algéciras, à travers la baie. Profitant de cette voie facile et commode, nous sommes allé coucher à Algéciras, à la *Fonda de la Marina*, pour prendre, au point du jour, la diligence de Cadix.

Algéciras, le Portus Albus des Romains, l'Ille-

Verte des Maures, *Jeziratu-Al-Khadra*, est située sur la baie, en face de Gibraltar, à l'embouchure du Miel ; sa population est d'environ 15.000 âmes : ses maisons basses, et garnies de grandes grilles de fer, sont toutefois d'un très gracieux aspect : le port est des plus sûrs et les bois de chênes-lièges qui restent toujours verts, forment autour d'elle le plus charmant rideau, tandis que le groupe des petites îles Palomeras nage dans ses eaux comme un vol de canards rasant de près les flots.

En partant d'Algéciras au moment où le soleil se lève, nous voyons le rocher de Gibraltar coiffé d'un chapeau de nuages : c'est signe de beau temps. De même qu'à Lucerne, on dit :

*Si le Pilate a son chapeau
Le temps se met au beau ;*

on dit à Algéciras :

*Peñon encasquetado,
Buen tiempo asegurado.*

Nous traversons des défilés, nous serpentons sur le versant de la Sierra de Linea : le paysage est enchanteur, la vue admirable ; il ne manque qu'une chose, des habitants dans cette solitude.

On fait halte pour dîner à Tarifa, la ville la plus mauresque de toutes les villes d'Andalousie, les confins extrêmes de l'Europe au sud, le point le plus rapproché de la côte d'Afrique. Fondée par les Carthaginois qui la nommaient *Josa*, devenue ensuite la *Julia Traducta* des Romains, elle fut longtemps occupée par les Maures : c'était alors Tarif-Ibn-Malik. Sancho le Brave s'en empara en 1232 ; et comme les Maures, sous les ordres d'un traître, l'infant Don Juan, venaient pour la reprendre, Don Alonso Perez de Guzman s'y enferma, jurant de la tenir pendant un an, de la défendre ou de s'envelir sous ses ruines. C'est ici que se place ce drame resté légendaire et connu du monde entier. L'infant Don Juan, avant de passer à l'ennemi de sa patrie et de sa foi, avait parmi ses pages un fils de Perez de Guzman ; il le retint prisonnier et voulut s'en faire un gage, notifiant par la voix du héraut au champion de Tarifa que ce fils, objet de son amour, allait être tué si la place ne se rendait pas, Guzman fit répondre par son héraut : « Mieux vaut l'honneur sans un enfant, qu'un enfant sans l'honneur » ; et il jeta lui-même son poignard par-dessus les murs pour que cette arme servît à l'affreux sacrifice. L'enfant fut tué, et Tarifa resta à l'Espagne.

La ville, peuplée de 12.000 habitants est de forme quadrangulaire, entourée de murailles et dominée par les ruines de son Alcazar : la tour de Guzman occupe l'un des angles de l'enceinte. Les rues sont tortueuses, tout y est sombre. Dans ce pays du soleil, les femmes sont voilées, laissant à peine un œil à découvert, comme les Péruviennes ; il n'est pas toujours aisé de les reconnaître sous les plis redoublés de leur mantille noire, et on dit que bien souvent il en est résulté de cruelles méprises. On cite le cas de maris surpris faisant la cour à leurs femmes, en les prenant pour une autre. Les mœurs des Maures sont à peine effacées encore.

Une plaine arrosée par le Guadalecito, relie Tarifa à Peña del Ciervo, petite forteresse où l'on employa, dit-on, en 1340 et pour la première fois en Europe, des canons apportés de Damas. On aperçoit, par delà le bras de mer, les murs blancs de Tanger : c'est ici la partie la plus étroite du détroit.

Nous passons ensuite à la *Venta de Tabilla*, laissant à droite la grande lagune de La Janda aux bords de laquelle Tarik rencontra le dernier roi des Goths, Roderic, le battit et prépara ainsi sa vic-

toire de Guadalete qui donna pour des siècles l'Andalousie aux Musulmans.

Traversant le Barbate, nous laissons à droite, sur un monticule, la ville de Vejer de la Frontera, à gauche de Meca et le cap qui fut le *Promontorium Junonis* des Romains, *Tarel-al-Ghar* des Maures, Trafalgar où, le 21 octobre 1805, Villeneuve et Gravina furent vaincus par Nelson qui paya de sa vie les lauriers de la victoire. Conil, qui vient après, est une petite ville de 4.000 âmes; avec un petit port où l'on charge du soufre et où l'on pêche du thon. D'ici on voit au loin, dans les terres, deux pics de forme bizarre dominant Medina Sidonia.

La plaine qui suit, arrosée par le Conilete, est solitaire, infestée de serpents.

Voici Chiclana, belle ville de 12.000 habitants, avec un climat délicieux : c'est la résidence d'été des familles riches de Cadix ; elle possède des eaux minérales justement appréciées.

Puis viennent des marais salants, le canal de Santi Petri qui sépare l'île de Léon du continent, le pont de Suazo ; et la diligence s'arrête enfin aux portes de la ville de San Fernando où nous prenons le chemin de fer qui nous dépose, après un trajet de dix minutes, en gare de Cadix.

CHAPITRE V

De Malaga à Cadix. — Bobadilla. — La Roda. — Osuna. — Utrera. — Xérès. — Cadix. — Murillo. — Séville. — Les Patios. — L'Œuvre de Murillo. — La Caridad. — Le Palais San-Telmo. — L'Alcazar. — Le Musée. — De quelques peintres espagnols. — La Giralda. — La Cathédrale. — De Séville à Madrid. — Aranjuez.

Il s'agit de quitter de nouveau Malaga, à destination de Cadix, par une voie moins pittoresque mais plus facile que celle de Ronda. Nous remontons à Bobadilla et, d'Alora à Gobantès, nous admirons encore ce fantastique spectacle de la voie ferrée traversant des rochers que l'on ne peut comparer à rien. Dans quelques heures, entre Séville et Jerez, nous traverserons des plaines immenses qui ne ressemblent ni à la Crau, ni à la Hongrie orientale, ni au cours du Danube en aval de Pesth, et c'est ici le lieu de reproduire une pensée du marquis de Custine que j'ai cité déjà. Il dit avec une grande vérité que l'Allemagne, la Suisse, l'Italie même,

vous laissent souvent penser que vous voyagez dans un autre pays, mais que l'Espagne est toujours l'Espagne. Ici, aucun étranger ne peut se croire chez lui un seul instant, ni s'imaginer que ce qu'il voit n'est pas l'Andalousie.

Nous repassons par Bobadilla dont le buffet est réputé l'un des meilleurs d'Espagne et nous reprenons la route de Cordoue jusqu'à La Roda, embranchement pour rejoindre la grande ligne de Madrid, Cordoue, Séville et Cadix. De La Roda, 380 mètres d'altitude, nous montons à Pedrera, point culminant de cette ligne, 460 mètres, et nous redescendons rapidement par Aguadulce à Osuna, ancien apanage de l'une des plus grandes familles d'Espagne. La *Colegiata* d'Osuna est une église de style gothique dans un coin obscur de laquelle on peut admirer un Christ, chef-d'œuvre de Ribera. Une chapelle souterraine renferme les tombeaux en marbre de la famille d'Osuna.

- A Marchena les ducs d'Arcos possèdent un palais ; puis il faut encore changer de train à Utrera et y attendre pendant assez longtemps celui qui va de Séville à Cadix. Nous profitons de l'arrêt pour aller visiter cette jolie petite ville de 14.000 habitants, d'une propreté exquise avec les ruines d'un

vieux château dont la grosse tour carrée est presque intacte. On restaure sa principale église qui date du xvi^e siècle. La seconde église, *Santiago*, possède dans son trésor, plutôt que parmi ses reliques, l'un des deniers qui furent donnés à Judas pour vendre Notre-Seigneur !!

— Nous traversons de grandes plaines marécageuses avant d'arriver à la jolie petite ville de Lebrija avec son vieux château ruiné et ses murailles flanquées de tours. Son église entourée d'un beau cloître, où croissent les orangers, est riche en ornements et en boiseries. La tour qui la surmonte semble copiée sur le modèle de la *Giralda* de Séville. Avez-vous remarqué que partout où il avait un beau monument, une croix d'un joli style, on en retrouvait, partout aux alentours, des copies plus ou moins bien réussies mais qui attestent le penchant de l'homme à la reproduction de ce qui est ou de ce qui lui semble beau ?

Des troupeaux de bœufs, de chevaux, de taureaux, sont épars dans des plaines immenses, à l'ouest desquelles coule le Guadalquivir qui va se jeter dans la mer à San Lucar de Barrameda. Ce n'est que bien peu avant d'arriver à Jérez que l'on voit les premières vignes, admirablement tra-

vaillées. La ville se distingue par une excessive propreté : la visite des caves où s'élaborent les vins presque tous destinés à la consommation anglaise, nous mènerait trop loin et nous retiendrait trop longtemps : constatons toutefois que la plupart des propriétaires de ces magnifiques celliers sont d'origine française et surtout du Béarn. Deux tours pittoresques surmontent le vieil Alcazar. Un chemin de fer relie Jérez à San Lucar de Barrameda.

Nous arrivons ensuite à Puerto Santa Maria qui se trouve en face de Cadix ; nous avons 35 kilomètres à faire avant d'y arriver, pour contourner l'immense baie et revenir au nord par l'isthme qui rattache Cadix à la terre ferme. Les courses de taureaux de Puerto Santa Maria sont au nombre des plus célèbres de l'Espagne ; le pays est parsemé de belles habitations. Un embranchement sur le *Trocadero*, pris par le duc d'Angoulême en 1823, se détache de la ligne principale, après avoir passé la rivière de San Pedro. Puerto Real est au fond de la baie, dominé par Medina Sidonia adossée à la montagne, dans une belle position ; plus près, Chiclana où les habitants de Cadix ont leurs campagnes, comme je l'ai dit déjà.

La voie traverse d'immenses marais salants du

milieu desquels s'élèvent des pyramides blanches, puis elle passe sur un pont de bois le bras de mer de Santi Petri qui sépare complètement du continent l'île de Léon où se trouvent Cadix et San Fernando. L'arsenal maritime de la *Carraca* forme une autre île, où l'on n'arrive que du côté de San-Fernando. Il est bien aménagé et renferme toutes les installations nécessaires aux constructions maritimes, des casernes, une église, un collège de gardes-marine et un baigne, comme autrefois chez nous à Brest et Rochefort.

Il nous reste à traverser San Fernando, 25.000 habitants, place forte perdue sur une langue de terre de plus de 10 kilomètres de long, couverte de marais salants et dominée par un monticule sur lequel est établi un observatoire qui règle toutes les estimations de la marine espagnole. La langue de terre se resserre ; c'est à peine si les deux voies, la route carrossable et la ligne ferrée, peuvent y trouver passage : la forteresse de la *Cortadura*, la tranchée, coupe le remblai à mi-chemin et après avoir dépassé la station de Aguada Puntalas et le promontoire de la *Punta de la Vacca*, nous débarquons dans une gare dont le sol tout entier a été conquis sur la mer.

Cadix, dont le nom primitif Gaddip, lieu entouré, que les Grecs et les Romains changèrent en celui de Gades, d'où Cadix, était, au témoignage de Pline, entièrement séparée de l'île de Junon, aujourd'hui Léon. D'après Strabon, elle était une des plus importantes cités de l'Empire, malgré l'exiguïté de son territoire : aujourd'hui cette place forte occupe une presque île que l'Océan baigne de toute part ; sa baie est splendide. C'est, dit-on, la ville la plus agréable de l'Andalousie, au moins pour la douceur de son climat. Elle compte cinq portes, mais par le fait, on n'y arrive que par l'isthme. Cadix, peuplée de 65.000 habitants, est l'une des plus anciennes villes de l'Europe, et elle semble toute neuve par la blancheur de ses maisons, par l'air de jeunesse qu'elle a conservé à travers les âges. Montez à la *Torre de la Vigi*, autrement dite *La Torre de Tavira*, et vous aurez sous les yeux l'un des plus beaux panoramas du monde. La ville, d'une blancheur éblouissante, avec ses toits en terrasse et ses fortifications qui tombent en lambeaux sans avoir pris les teintes de la décrépitude ; l'*Alameda* et les Jardins botaniques, deux énormes berceaux de verdure et de fleurs ; la baie, qui se déroule comme un manteau d'azur, gardée par

ses rochers, animée par les manœuvres des bateaux à vapeur et des navires à voiles, égayée par le va-et-vient des embarcations de pêche, de trafic ou de plaisance : la jolie ville de Rota penchée sur son promontoire ; San Lucar de Barrameda, Puerto Real, San Fernando, Chiclana, Santi Petri, Medina-Sidonia sur le sommet de la montagne qui lui sert de piédestal ; au loin les monts de Ronda ; et au sud, à l'est, à l'ouest, l'immensité de l'Océan. Allez, l'après-midi, voir le beau monde qui parade dans la *Calle Ancha* et que vous retrouverez le soir sur le *Baluarto de la Candelaria*, à la *Plazado Mina*, ou sous les ombrages de l'*Alameda de Apodaca* ; il y a encore de jolies Gaditanes, mais ici, pas plus qu'ailleurs, vous ne verrez les costumes nationaux. Une Espagnole remplaçant la mantille par le chapeau, et troquant l'éventail contre le parasol, peut aller se promener aux Champs-Élysées sans qu'on la remarque, sacrifiant ainsi à une imitation stupide des modes de Paris, toutes les séductions d'une toilette charmante d'élégance et d'originalité.

Près de la porte *de Tierra*, l'inévitable *Plaza de Toros*, en bois, très vaste et sans intérêt.

Cadix possède deux cathédrales : l'ancienne, *La*

Vieja, qui n'offre rien de remarquable et la nouvelle, *La Nueva*, qui est une masse imposante mais lourde à l'œil. Cette dernière, de construction toute récente, est composée de trois nefs séparées par d'énormes piliers : la *Silleria* du chœur provient de la *Chartreuse de Santa Maria de las Cuevas*. La crypte, malgré ses formes écrasées, est une œuvre artistique de la plus grande beauté. Il s'y produit un effet d'acoustique des plus bizarres. Ce n'est point l'écho de la tour de Murcie que nous avons retrouvé beaucoup plus parfait encore dans une des pièces de l'Alhambra de Grenade et que je ne crois pas vous avoir signalé, mais lorsque vous marchez sous cette voûte, votre pas se répercute, sous vos pieds, à plusieurs reprises et comme le tremblement produit par la hallebarde d'un suisse d'église, habile dans l'art de se servir des insignes de ses fonctions. Jamais je n'avais entendu cet effet-là.

Le marbre a été employé à profusion dans la construction et le dallage de cette cathédrale : les peintures abondent mais ne sont guère à admirer, si l'on excepte toutefois une magnifique copie de la *Conception* de Murillo par Clément de Torres. Ses richesses en reliques et vases sacrés, sont incalculables ; la *custodia*, ostensor, est estimée à plus

de 250.000 francs ; et il y en a une autre, pieuse donation de Don Pedro Calderon de la Barca, qui ne lui cède en rien pour le mérite artistique et pour la valeur.

Mais ce qu'il faut voir surtout et avant tout à Cadix c'est la chapelle du Couvent de *Santa Catalina* qui possède le tableau que peignait Murillo lorsque, se reculant sur son échafaudage pour juger de l'effet, il tomba à la renverse sur les marches de l'autel. Transporté à Séville, il mourut de cette chute trois mois après. C'est un magnifique tableau représentant les Noces de sainte Catherine, dont on ne se lasse pas d'admirer le coloris, le fini de l'exécution et l'expression des traits. Dans la même chapelle et du même grand artiste, on voit encore une Immaculée Conception, Vierge placée au milieu de la nef, bien éclairée et qui vous regarde à quelque endroit de l'église que vous vous placiez. Les traits changent à mesure que vous changez de place vous-même : aucun peintre n'a pu imiter ce chef-d'œuvre et vous comprenez que la photographie ne peut en donner même une idée. Il y a encore un tableau de ce peintre célèbre, Saint Antoine recevant les stigmates ; le saint semble sortir de son cadre.

Murillo aimait à peindre dans l'endroit même où

son œuvre devait être placée, pour juger du jour, de la hauteur et de tout ce dont ne se préoccupent pas assez les artistes de nos jours; nous retrouverons un autre Saint Antoine dans une chapelle de la cathédrale de Séville, qui fut payé 1.600 pesetas et que Louis-Philippe, qui se connaissait en affaires, aurait acquis, malgré sa grande dimension, en le recouvrant tout entier de pièces de cent francs. On n'accepta pas le marché.

Cadix a joué autrefois un grand rôle dans la vie commerciale de l'Europe, alors que les galions venaient y apporter les richesses du nouveau monde et que les pavillons de toutes les nations battaient dans son port franc. Cette prospérité a disparu aussi bien en conséquence du déplacement des opérations marchandes dans le monde entier, que par suite de la perte que l'Espagne a faite de ses grandes possessions d'Amérique, Cuba et Puerto Rico exceptés, et de l'incurie de ses gouvernants. Mais sa situation exceptionnellement favorable est toujours la même : elle est toujours la façade de l'Europe vis-à-vis des Antilles et de l'Amérique méridionale : l'avenir lui appartient.

Nous partons pour Séville et nous refaisons la même route jusqu'à Utrera. A 31 kilomètres de la

capitale de l'Andalousie ; nous traversons la station de *Dos Hermanas* et nous entrons à Séville au clair de la Lune. Les Phéniciens la nommèrent Hispalis, à cause de la fertilité de ses terres. Jules César l'appela *Julia Romula* et les Maures lui donnèrent le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Voilà ce que l'on dit ici, mais il ne faut pas oublier que les habitants de Séville passent pour les Gascons de la Péninsule et qu'ils s'en vantent eux-mêmes. Le marquis de Custine que j'ai cité déjà plusieurs fois et qui ne jugeait rien avec bienveillance, dit du peuple andaloux qu'il est « le plus léger, le moins sincère, le moins généreux mais le plus théâtral des Espagnes. Il ajoute qu'il joue la gravité à merveille et qu'il est naturellement élégant ; il paraît distingué, comme ailleurs on a l'air commun » ; et pour en finir avec ce marquis voyageur, il définit ainsi la *Sal Española* qui est le trait caractéristique de l'Andaloux : « Ce n'est pas la grâce française, ce n'est pas la simplicité, le calme de la beauté italienne ; c'est, au physique, ce que le sel attique était à l'esprit. »

Séville est une grande ville dans toute l'acception du terme ; son climat est charmant, et son ciel admirable. Il y a beaucoup de société ; et en



dehors du palais de *San-Telmo*, résidence ordinaire du duc de Montpensier, c'est à l'Alcazar que réside l'ex-reine Isabelle lorsqu'elle vient à Séville. Je ne puis, en ce qui me concerne, accepter le jugement de Custine ; nous n'avons rencontré ici, comme à Barcelone, comme partout, que des gens aimables, empressés et du meilleur monde.

Séville, en effet, ressemble à nos anciennes grandes villes de France, Lyon, Bordeaux, Besançon, Nantes et tant d'autres où l'on venait passer ses hivers avant que le gouffre de Paris n'ait tout attiré à lui et en attendant qu'il devienne inhabitable. Séville a d'excellents hôtels, de belles promenades, toutes les ressources d'une grande ville, mais là comme ailleurs, les costumes nationaux ont à peu près disparu. « Moins un peuple est civilisé, ai-je lu quelque part, plus il attache d'importance à sa parure. » Les Espagnols sont par trop civilisés puisqu'on ne trouve plus, partout, que les hideuses modes de Paris et que, si on ne voyait pas encore le manteau à collet, doublé de peluche aux couleurs voyantes, si toutes les femmes avaient des chapeaux au lieu de la mantille, on ne saurait vraiment pas dans quel pays on se trouve.

C'est à Séville que l'on doit séjourner lorsqu'on

vient en Espagne dans un but autre que de tout voir sans arrêt ; mais je crois l'avoir dit déjà. Il faut passer par ici en venant de Madrid et avant d'aller à Grenade et même à Cordoue, car on ne saurait trouver un contraste plus parfait que celui qui existe entre cette dernière ville et la capitale de l'Andalousie.

Il ne reste plus des anciennes portes de Séville que celle de *Triana* qui conduit au faubourg du même nom, de l'autre côté du Guadalquivir que l'on traverse sur un beau pont. Ce faubourg est habité par une nombreuse population ouvrière attachée à la fabrique de céramique, qui occupe l'emplacement d'une ancienne chartreuse, et aussi par toute une tribu de *gitanos*. C'était l'entrée principale de la ville ; c'est par la porte de Triana que passaient les rois lorsqu'ils visitaient l'Andalousie.

Nous retrouvons à Séville des rues étroites et tortueuses, où les maisons modernes, aux couleurs voyantes et aux balcons ornés de grands rideaux flottants, alternent avec les constructions anciennes, aux teintes sombres, à l'aspect mystérieux. Les unes et les autres présentent toutefois, à l'intérieur, la même disposition que les secondes tiennent de l'architecture arabe et que les premières ont

cherché à imiter ; c'est le *Patio*, ou cour carrée, entouré de colonnes et séparé de la rue par un vestibule pavé de marbre et par des grilles de fer d'un goût exquis et d'un travail souvent merveilleux. La plupart des maisons ont aussi un portique sur la voie publique, *El Zaguan*, donnant accès au *Cancel*, c'est-à-dire à la porte de chêne incrustée de riches ornements de fer admirablement ciselés. En un mot ce sont les maisons mauresques dont on a vitré la galerie, et pour les fenêtres donnant sur la rue, les *moucharabiehs* que vous connaissez sont remplacés par des balcons vitrés, les *miradores* dont j'ai déjà parlé à Murcie si je ne me trompe. Toujours comme chez les Maures, une fontaine entretient la fraîcheur dans le *Patio* garni de plantes et de fleurs et qu'une grande toile carrée, *toldo*, tendue de bout à bout, protège contre les ardeurs du soleil d'Andalousie ; c'est là qu'on passe ses journées, toute l'année durant, et presque toute ses nuits, pendant l'été.

Les places sont généralement petites, plantées d'arbres : l'une d'elles, de construction récente, est carrée, bien belle, bien large, mais, un non-sens pour ce pays. Quelques palmiers *l'ombragent!!!* c'est vous dire qu'on n'y rencontre jamais personne.

Et penser que pour construire cette place on a détruit le magnifique couvent de Saint Dominique !

Séville reçoit de l'eau en assez grande quantité par un bel aqueduc nommé *los Cañones de Carmona* qui vient de Alcalá de Guadaíra. Des conduits souterrains amènent l'eau jusqu'à la Cruz de lo Campo, pendant 40 kilomètres et là commence une série de 410 arcs jusqu'au château d'eau de l'ancienne porte de Carmona.

Il y a beaucoup à voir à Séville. Nous sommes ici dans la patrie de Murillo dont la statue s'élève sur la place du Musée et partout, dans les églises comme dans les couvents, il y a des chefs-d'œuvre à admirer ; les plus belles toiles de Murillo, celles de son élève Zurbaran, de Alonso Cano, des Herrera, dont un fut chanoine de la cathédrale de Séville, de Montañes, de Pedro Campana, Roelas, Pacheco, Valdès, etc., etc.

Beaucoup de sculptures et de statues en bois peintes, spécialité particulière à Séville et à Malaga.

Je ne parlerai naturellement que de ce que nous avons vu de plus remarquable, n'ayant pas la prétention de jamais remplacer un guide du voyageur.

Commençons nos visites par un intéressant établissement hospitalier de Séville, la *Caridad*,

administré comme l'étaient jadis certains de nos hôpitaux — celui de Lyon par exemple — par une commission composée des personnages les plus marquants de la ville qui se font gloire de dépenser leur temps et leur argent pour les déshérités de la fortune. C'est l'un de ces administrateurs, l'honorable marquis de Santa-Cruz de Inguanzo qui nous a fait parcourir ce bel établissement. C'est l'asile des vieillards pauvres que l'on y reçoit et nourrit jusqu'à leur mort. Un membre de la commission est toujours de service et, à l'heure des repas, des messieurs de la ville viennent servir ces malheureux. Une coutume pieuse veut que l'on baise la main au plus vieux des pensionnaires de l'hospice, ce qui nous fîmes à la suite de notre aimable guide ; le vieillard nous remercia et nous bénit ; et de là nous allâmes prendre les assiettes remplies par des religieuses, pour les remettre aux pauvres infirmes, assis à côté de leur lit quand ils peuvent le quitter. Dans une salle voisine et après la cuisine, admirablement propre, nous visitons les *pèlerins*, c'est-à-dire les voyageurs pauvres que l'on héberge pendant trois jours, absolument comme à notre hospitalité de nuit.

La coutume de baiser la main du prince, surtout en usage en Espagne et en Portugal où, dans les grandes cérémonies, les grands sont admis à baiser la main du roi, est certainement venue des Maures de même que le titre d'alcade, que portent les magistrats municipaux, vient d'*alcaïde*, chez les anciens conquérants de l'Espagne; ce nom était porté par le gouverneur d'une ville ou d'un château. Cette coutume s'est généralisée car, ici, on n'aborde pas un prêtre sans lui baiser la main et vous avez vu qu'à la *Caridad* on baisait également celle du pauvre parce qu'il représente aussi Notre-Seigneur sur la terre.

Dans l'Église, on admire d'abord, sur le maître-autel, un groupe représentant l'ensevelissement de Notre-Seigneur, composé de statues de grandeur naturelle faites avec une perfection telle que Murillo voulut les peindre; c'est le seul travail de ce genre que l'on possède du grand artiste. De lui encore, mais de sa première manière, toute la vie de sainte Rose, suite de toiles de petite dimension. De lui toujours, deux immenses tableaux représentant l'un, Moïse faisant jaillir l'eau du rocher; l'autre, le miracle de la multiplication des pains. La gravure a reproduit ces chefs-d'œuvre, mais la gra-

vure, c'est un peu la photographie voulant donner l'idée d'un Rubens !

Encore de Murillo, un magnifique Saint-Jean-de-Dieu, avec des perspectives dans le noir et un point lumineux au fond de la toile où l'on distingue l'entrée de l'hospice. Ce chef-d'œuvre avait trois pendants. En 1810 ils furent transportés en France tous les quatre; puis à la paix, Napoléon en rendit deux au roi d'Espagne et en garda un qui figure encore au Louvre. Le roi d'Espagne en donna un au Musée de Madrid et rendit l'autre à la Caridad. Quant au quatrième, on suppose et on dit tout bas, ici, qu'il aurait été égaré dans les fameuses collections du maréchal Soult ! Personne n'ignore le goût qu'avait le général pour les beaux tableaux !!!

Dans cette même église on remarque aussi deux tableaux de Valdès représentant, l'un l'apothéose de la Croix et l'autre deux morts, étendus dans leur cercueil; le premier est un évêque revêtu de ses ornements pontificaux, l'autre un guerrier. La mort a presque achevé son œuvre de décomposition. Ce qu'il y a de bizarre dans l'histoire de ce tableau, c'est qu'il fut composé par Valdès, du vivant et sur l'ordre des deux morts qui voulurent

avoir sous les yeux ce salubre spectacle. C'est horrible !

J'allais oublier de citer ce que l'on appelle les *Enfants de Murillo* : un petit Notre-Seigneur, faisant pendant à un jeune saint Jean-Baptiste, sont des œuvres charmantes que nous avons regardées de nouveau pour oublier l'œuvre de Valdès.

Dans la sacristie on voit un grand paysage flamand qui est une véritable étude de lumière ! Encore un saint Pierre, de Murillo et un beau Christ de Valdès.

Après avoir parlé si longuement de la *Caridad* il convient que je termine par où j'aurais dû commencer, c'est-à-dire par l'histoire de sa fondation ou pour mieux de son fondateur, Don A. de Mañara, qui avait d'abord mené dans le monde une vie assez tourmentée. Ayant perdu sa femme et voulant réparer ses erreurs, il consacra toute sa fortune et se voua lui-même à l'œuvre que nous venons de visiter. Il ne lui restait rien et l'église était encore à construire. Sur ces entrefaites, mourut à Séville un pauvre aveugle qui lui céda, par testament, la moitié de sa fortune, laissant l'autre moitié à sa femme. La succession se composait de... CINQ DOUROS. C'est avec les vingt-cinq francs de l'aveugle et la grâce de Dieu aidant, que

fut commencée l'Eglise. On espère que le fondateur sera canonisé un jour.

Allons visiter les promenades de Séville : je vous dispense de faire avec nous le tour de la ville, à l'une des extrémités de laquelle on trouve l'*Alameda de Hercules* absolument abandonnée aujourd'hui pour les allées qui longent le Guadalquivir et l'immense *Paseo* du Palais San Telmo. En face du Palais se trouve le *Salon de Cristina* où l'on peut s'asseoir sous de magnifiques ombrages et voir arriver et repartir les très nombreux équipages qui se rendent à la promenade de *las Delicias* à côté de laquelle, il faut bien le dire, l'*Alameda* de Valence ne ressemble plus qu'à un désert sillonné par quelques rares ommibus. Cette promenade est très animée.

Et puisque nous sommes à côté du *Palais San Telmo* entrons-y, avec la permission toutefois de l'Intendant qui délivre des cartes pour visiter cette résidence et son parc, d'une contenance de plus de 6 hectares, planté d'orangers d'un bon rapport, sans compter la partie réservée à la promenade, avec de beaux palmiers, des bambous partout et des arbres superbes. On y voit aussi quelques *Eucalyptus globulus* qui tendent à s'emparer de l'Espagne,

même dans les parties qui ne sont pas malsaines. Près de Malaga surtout, comme à Murcie et déjà à Valence, ces sauvages Australiens montraient leurs grandes branches échevelées, avec ces lanières rouges qui pendent autour de leur corps blanc. Ce sont des enfants monstres, dans toute l'acception du terme et par-dessus le marché des enfants terribles puisqu'on n'a pas encore trouvé le moyen de les utiliser. Vous savez mieux que personne que je ne suis pas l'ennemi des *Eucalyptus*, mais je trouve qu'on en abuse un peu et que mieux vaudrait les laisser à leur rôle excellent de médecins sans rivaux pour les pays marécageux ; et si je pouvais cultiver chez moi ces fébrifuges sans rivaux, je ne voudrais pas les conserver au delà de dix ans. En vieillissant ils deviennent affreux !

Mais à propos de quoi cette sortie contre les *Eucalyptus*? Vous seriez bien embarrassé de le dire... et moi aussi. Entrons vite dans le Palais. C'est une demeure princière, ornée avec beaucoup de goût et qui renferme des peintures remarquables. Naturellement nous retrouvons ici des Murillo, le fameux Caton de Ribera s'ouvrant la poitrine, et le Moine de Zurbaran, si souvent reproduit parce que c'est un pur chef-d'œuvre de ce maître. Une suite

de vingt-cinq tableaux brodés en soie, représente toutes les aventures de Don Quichotte. Quelque chose de très curieux encore c'est la double représentation de la fameuse procession de la Fête-Dieu avec les coutumes de jadis, si bizarres, et les personnages d'aujourd'hui. Ce serait à revenir à Séville pour assister à cette procession.

Parmi les monuments qui attirent surtout les étrangers à Séville, il faut compter en première ligne l'*Alcazar* qui fut la forteresse et le palais des rois maures, que saint Ferdinand occupa après la conquête et que Don Pedro le Cruel agrandit en le défigurant. Il est difficile de rencontrer un exemple du style de transition plus complet que celui de l'Alcazar. A Cordoue, la civilisation qui succomba avec le dernier Calife, était dans sa période ascendante tandis que dans l'Alcazar de Jacob-Yusuf on voit disparaître le génie d'un peuple héroïque. Après saint Ferdinand et Don Pedro, Don Juan II restaura le palais, les Rois Catholique y firent des chapelles et des appartements, Charles-Quint, Philippe III et Philippe V voulurent l'embellir à leur façon et pendant six siècles, ce malheureux palais subit des transformations qui le laissèrent dans l'état où nous

le trouvons aujourd'hui, c'est à-dire dépourvu de tout ce qui constitue le caractère de l'architecture arabe. On a bien raison de dire qu'il y a un accord indéfinissable entre le caractère des hommes et le style de leurs monuments et aussi, que l'architecture est la physionomie des peuples !

La partie supérieure du palais sert de résidence à la reine Isabelle, ne l'ai-je point déjà dit ? Tout est aménagé pour les nécessités de la vie moderne ; la façade de l'entrée principale offre à l'œil ce singulier spectacle d'une porte carrée, comme celles des temples égyptiens, qui a dû être refaite sous Don Pedro I^{er} et qui jure avec les fenêtres en ogive recourbée des Arabes et les ogives purement gothiques. C'est en 1171, 567^e année de l'hégire, que le sultan Ebn-Macub-Yusuf commença la construction de l'Alcazar dont on peut dire qu'il ne reste plus aujourd'hui, que le *Patio de las Doncellas*, celui de las *Munecas*, la salle des Ambassadeurs et les pièces les plus rapprochées : je ne parlerai donc que de celles que je viens d'énumérer.

Le *Patio de las Doncellas* est un carré circonscrit entre cinquante-deux colonnes de marbre blanc qui soutiennent une galerie inférieure dont les arcs, par un caprice d'architecture, ne corres-

pondent pas à ceux du dessous. Ce *patio* donne accès au Salon des Ambassadeurs et au Salon de Charles-Quint.

Le Salon des Ambassadeurs est formé par quatre arcs de grandes dimensions, garnis de claires-voies, et soutenant une galerie de plus de quarante arceaux, entrecoupée par quatre balcons en relief et ornée des portraits de rois et de reines que Philippe II y fit placer.

C'est ici qu'on vient admirer tout ce que, dans sa richesse et son exhubérance, l'art mauresque a pu imaginer de merveilles d'ornementation, et surtout cette ravissante coupole connue du monde entier sous le nom *la Media Naranja*, la Moitié de l'Orange, dont la voûture est peinte des plus vives couleurs.

Vis-à-vis la porte d'entrée du *Patio de las Doncellas*, jeunes filles ou servantes, se trouve celle du *Patio de las Munecas*, des poupées, où tout est plus petit, plus délicat et, si faire se peut, encore plus enluminé. Ce *patio* donne accès aux jardins où l'on arrive par *El Apeadero*, le pied-à-terre en langage ordinaire, la halte comme on dit sur les lignes de chemins de fer ; les allées de ces jardins, pavées de délicieuses briques vernissées,

azulejos, sont percées de trous munis de petits robinets qui déversent à volonté une pluie fine très favorable à la végétation et maintenant toujours la plus douce fraîcheur. C'est dans ces jardins que se trouvent les constructions mauresques couvertes d'ombre et de mystère que l'on désigne sous le nom de Bain des Sultanes, devenu plus tard le Bain de la célèbre favorite du roi Don Pedro le Cruel, Maria Padilla, dont vous savez l'histoire.

L'Alcazar, dans son ensemble, est donc un monument arabe par la forme et l'ornementation ; espagnol par les arrangements divers qui y ont été introduits, mais il force l'admiration du voyageur qui serait bien blasé s'il ne la ressentait pas.

Voyez et revoyez l'Alcazar de Séville ; mais je vous le répète encore, voyez-le avant l'Alhambra de Grenade pour que votre admiration aille toujours en grandissant.

Nous allons au Musée; ne vous effrayez pas trop, je ne suis pas un artiste et je ne vous dirai que quelques mots des chefs-d'œuvre qu'il renferme. Le Musée de Séville est un modèle du genre pour moi. Il n'a que peu de tableaux, tous sont des chefs-d'œuvres et sur 140 toiles, 24 sont de Murillo,

20 de Zurbaran, 10 de Herrera le Vieux, 10 de Juan de Valdès Leal, 2 de Juan de las Roelas. On prétend que Murillo considérait son tableau de *Saint Thomas de Villeneuve* donnant l'aumône aux pauvres, comme son chef-d'œuvre : je veux bien le croire, mais si on vous laissait le choix d'un ou plusieurs tableaux de cette *Tribune* de Séville, je suis sûr que vous prendriez ou *Saint Joseph* tenant l'enfant Jésus dans ses bras, ou *Saint Antoine*, dans la même position, ou *Saint Pierre Nolasque* à genoux devant Notre-Dame de la Merci, ou la *Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ou la vision de *Saint François* embrassant Notre-Seigneur sur la croix, ou *Saint Félix de Cantalice*, ou *Saint Antoine de Padoue*, ou bien encore, pour finir, les *Saintes Juste et Rufine*, patronnes de Séville, soutenant la Giralda. Mais on ne vous donnera pas le choix.

Au lieu de vous envoyer une sorte de catalogue dénué de tout intérêt, l'idée me vient de vous tracer une biographie en miniature, c'est-à-dire aussi brève que possible, de quelques-uns de ces peintres célèbres, dont nous admirons les œuvres, trop souvent sans savoir d'où ils sortent et à quelle époque ils se sont illustrés.

Je commence naturellement par BARTOLOMÉ ESTÉBAN MURILLO, né à Séville et qui fut baptisé dans la paroisse de la Madeleine le 1^{er} janvier 1618. Elève de Juan del Castillo et très pauvre, il commença par faire des tableaux de peu de prix, pour l'Amérique. Il arriva en 1643 à Madrid et il y étudia sous la direction du célèbre Velasquez, son compatriote. Deux ans après il revenait à Séville où son talent lui obtint l'admiration de tous et le plaça en peu de temps à la tête des peintres de sa ville natale. Murillo était d'un caractère tendre, aimable, mais d'une grande rigidité de mœurs. Il eut beaucoup d'élèves mais aucun imitateur. Il a peint plus de 160 tableaux dont l'Espagne possède la plus grande partie. Je vous ai dit sa chute au couvent de Santa-Catalina, à Cadix ; il en mourut ici le 3 avril 1682 et fut enterré dans la paroisse de Santa-Cruz.

FRANCISCO DE ZURBARAN était né le 7 novembre 1598 à Fuente de Cantos, en Estramadure ; il fut l'élève de Juan de Roelas et devint en peu de temps, un des meilleurs peintres de son époque. Il fut le peintre du roi Philippe IV et mourut à Madrid en 1662.

FRANCISCO DE HERRERA, *le Vieux*, naquit à Séville

vers l'an 1576 et mourut à Madrid en 1656.

Je ne vous cite FRANCISCO PACHECO, né à Séville en 1571 et mort dans cette ville en 1654, que parce qu'il fut le maître du célèbre Velasquez.

Quant à JUAN VALDES LEAL, dont vous avons vu l'œuvre principale dans l'église de la Caridad, il était né à Cordoue en 1630 et fut l'élève d'Antonio del Castillo. Il croyait que mieux valait peindre beaucoup que bien peindre; il aurait dû naître de nos jours! Il avait une grande facilité et beaucoup d'imagination et devint un des premiers peintres de l'Ecole de Séville, où il mourut le 14 octobre 1691.

ALONSO CANO, dont nous avons admiré les œuvres à Grenade, sa patrie, y était né le 19 mars 1601. Son père lui enseigna l'architecture; il étudia la sculpture sous le célèbre Montañès et la peinture avec Pacheco et Juan del Castillo. Il mourut dans sa ville natale le 5 octobre 1667.

Le licencié JUAN DE LAS ROELAS, qui fut le maître de Zurbaran, était né à Séville vers 1558 ou 1560. Il étudia la peinture en Italie et en rapporta beaucoup de correction dans le dessin ainsi qu'un coloris brillant. Il mourut à Olivares le 23 avril 1625. Ses œuvres principales sont le *Saint André* du Musée,

de Séville ; le *Santiago* que nous verrons dans la cathédrale ; *Sainte Lucie*, dans la paroisse de ce nom et le *Saint Isidore*, qui est considéré comme son chef-d'œuvre, dans l'église qui est sous le vocable de ce saint.

J'ai pu me procurer ces notices, je les consigne ici, personne n'est obligé de les lire, pas même vous, mais il peut être bon de les avoir sous la main. *Inde!*

J'allais oublier de parler de la *Torre de Oro*, située sur la rive du Guadalquivir, en face du salon de *Cristina*. C'est un très ancien monument octogone, attribué aux Arabes, et que le roi de Castille, don Pedro le Cruel, avait choisi comme dépôt de ses trésors : les bureaux du capitaine de port de Séville y sont installés. On prétend aussi que son nom lui vient de l'or que l'on rapportait d'Amérique et que l'on y déposait. Ce n'est pas une construction romaine, car *Italica*, ancien municipe romain, patrie du poète *Silius Italicus*, des empereurs Trajan, Adrien et Théodose était située à 5 kilomètres de Séville, sur la route de Badajoz. Il n'en reste plus qu'un cirque ; et toutes les colonnes antiques qui abondent ici, viennent évidemment de ces ruines. La *Torre de*

Oro est donc d'origine arabe et se liait autrefois à l'Alcazar par des murailles que l'on a démolies. Elle supportait, au temps des Maures, une des extrémités de la chaîne de fer qui barrait le fleuve et dont l'autre bout allait s'attacher sur la rive droite du Guadalquivir, à des contreforts en maçonnerie. Elle fut édifiée sous le règne de Yusuf-Almotacid-Ben-Annasir, pour un gouverneur nommé Abulala et elle porta le nom de *Borjd-Adahab*.

Avant d'entrer dans la Cathédrale il convient de s'arrêter devant la fameuse *Giralda*, la merveille de la Ville-Merveille.

C'est le minaret de l'ancienne mosquée de Abu-Yusuf-Jacob sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui la cathédrale et dont le *Patio de los Naranjos*, qui existe encore, a conservé tout le caractère primitif; il est au pied du minaret, comme à Cordoue, et entre ce monument et la mosquée. Elle fut terminée par Yacub-Almanzor en l'an 593 de l'hégire (qui commence le 23 novembre 1196). La *Giralda* est le monument le plus caractéristique de la domination des fils d'Agar et un chef-d'œuvre de l'art arabe. Elle est construite toute en briques : on y monte facilement par une rampe, plus douce encore

que celle du campanile de Saint-Marc à Venise, et qui donnerait passage à une petite voiture attelée d'un poney. Les vingt-huit paliers dont elle est formée conduisent, comme à Murcie, jusqu'à la plate-forme, à soixante-sept mètres de hauteur et la tour, qui devient plus étroite à mesure qu'elle s'élève, domine encore d'une centaine de pieds cette plate-forme d'où la vue est déjà admirable sur la ville et la campagne que baigne le Guadalquivir. Une statue colossale de la Foi, tenant en main le *Labarum*, couronne ce magnifique monument : la Foi est au-dessus de tout.

Une vieille muraille percée de créneaux, lui sert de ceinture au nord, et encadre la porte de *El Perdón*, le Pardon, l'un des plus beaux restes de l'art arabe dans le sud de l'Espagne qui subit si longtemps le joug des infidèles.

Un texte arabe sur la fondation, la beauté et l'antiquité de ce monument, traduit par Thornborg et cité par Contreras, le très compétent restaurateur de l'Alhambra, dans son *Etude descriptive des monuments arabes de Grenade, Séville et Cordoue*, appelle Abu-Ehl-Alokaïri, inspecteur de l'œuvre et dit que ce fut lui qui l'éleva jusqu'au sommet primitif et qu'Almanzor lui confia ensuite la cons-

truction de la forteresse de Gibralfarache. Dans son *Tra los Montes*, Théophile Gautier n'est pas du même avis; il place bien la construction du *Campanile*, ancien minaret, vers la même époque, puisqu'il dit que ce fut vers l'an 1000, mais il appelle son architecte *Geber*, que les Arabes nomment Jaber, et prétend que c'est lui qui a inventé l'Algèbre, science qui porterait alors le nom de son inventeur, Al-Geber. Et cependant le mot Algèbre semble plutôt dériver du mot arabe *Al-Jebra*, qui signifie concentration.

L'église de forme quadrilatérale, mesure d'après Contreras, 129 mètres de long sur 85 de large. Elle fut élevée par le Chapitre qui résuma, dit-on, son plan dans cette phrase: « Elevons un monument qui fasse croire à la postérité que nous étions fous. »

C'est en vain que l'on a recherché le nom de l'architecte: depuis Pero Garcia jusqu'à Hontanon, beaucoup de maîtres inscrivent dans ce grand monument les changements du temps où il fut élevé. Il est du commencement du xv^e siècle et appartient au gothique de la décadence. L'église a neuf portes; l'une d'elle porte le nom de *San Cristobal* parce que, auprès d'elle, est peinte à la

fresque l'image colossale de saint Christophe que l'on retrouve aussi souvent en Espagne qu'en Suisse. Une autre porte, *la Puerta del Lagarto*, sous laquelle est suspendu un énorme crocodile envoyé, dit-on, à Alphonse le Sage par le sultan d'Égypte qui demandait la main de la fille du roi et que celui-ci refusa au Mulsuman qui plaçait sa requête sous un aussi redoutable emblème ; la *Puerta de los Naranjos* qui donne dans le *Patio* et plus bas, celle qui communique avec le *Sagrario*. Des colonnes de plus de 30 mètres de haut, et au nombre des 36, je les ai comptées, partagent en cinq nefs ce grandiose vaisseau. Il n'y a pas en Espagne d'église qui présente d'aussi importantes proportions. Ici tout est énorme : un chandelier destiné à porter le cierge pascal et modelé d'après celui du temple de Jérusalem, m'a paru aussi haut que la colonne Trajane à Rome, sur le Forum de cet empereur romain né en Espagne ; et on m'a assuré que le cierge pascal, représentant à s'y méprendre la tige colossale que produit en mourant l'*Agave* mexicain, ne pèse pas moins de 4.000 kilos. La *Capilla Mayor*, avec son rétable gothique en bois de mélèze, est un chef-d'œuvre de délicatesse et de fini qui remonte cependant aux pre-

mières années du xv^e siècle déjà si loin de nous.

Il est absolument impossible de faire une description des richesses artistiques de tout genre, renfermées dans cette église et d'en donner même l'idée : il faudrait des volumes et j'y renonce, cela va sans dire. Je ne parlerai pas plus des vitraux, dont un surtout est admirable, que des peintures de Murillo et de tant d'autres maîtres de l'école sévillane, ni de l'inévitable *Coro* qui est au milieu de cette grande nef. La *Silleria* faite de boiseries inestimables, comprend 127 stalles de style gothique et un magnifique lutrin soutenant d'immenses livres de chants, parchemins manuscrits, admirablement enluminés et que l'on voudrait voir enfermés plutôt que laissés entre les mains de petits enfants de chœur qui les font tourner avec une baguette. Le *Trascoro*, cette partie extérieure du chœur qui fait face à la porte d'entrée est orné d'un riche fronton dorique et de marbres précieux qui proviennent de l'ancienne cathédrale. A quelques pas en avant on remarque une pierre tombale avec cette inscription, unique dans l'histoire des mausolées et des épitaphes :

A Castilla y á León
Mundo nuevo dió Colon.

C'est là que repose Fernand Colomb, fils de l'immortel Christophe, qui légua à la cathédrale de Séville une partie de ses biens et sa bibliothèque. Cette simple inscription est toute la revanche de la vérité sur les injustices de l'histoire!

Les ducs de Veraguas sont les descendants directs de Christophe Colomb. Le duc actuel se nomme Cristobal Colon, duc de Veraguas : il siège au Sénat dans les rangs du parti libéral. On compte autour de l'église, 37 chapelles, renfermant toutes des richesses artistiques qui défient la description. C'est dans celle du *Baptistère* que se trouve le fameux *Saint Antoine de Padoue* de Murillo dont Théophile Gautier, un bon juge en pareille matière, a dit que « jamais la magie de la peinture n'a été poussée plus loin ». La chapelle de *San Pedro* a neuf toiles excellentes de Zurbaran ; et celle de *Santiago*, le fameux tableau de Roelas représentant saint Jacques combattant les Maures à la bataille de Clavijo... mais j'ai dit que je ne voulais pas décrire.

La *Chapelle Royale* renferme les tombeaux du roi Alphonse X, le Sage, et de la reine Doña Béatrix, femme de saint Ferdinand. Devant l'autel est placé, dans une chasse en argent, le corps du roi

saint Ferdinand qui repose dans un cercueil de cristal, vêtu de son costume de guerre, dans un état de conservation parfaite; le public est admis à le contempler à certains jours de l'année. Dans une crypte sont réunies les cendres de plusieurs princes, enfermées dans de petits cercueils recouverts en velours. On y voit, non sans surprise, celui de Maria Padilla. Il faut remarquer aussi, dans cette chapelle, le drapeau de la conquête et l'épée de saint Ferdinand.

Dans la grande sacristie, encore deux Murillo, *Saint Isidore* et *Saint Léandre*; puis le *Trésor*, d'une richesse inestimable: un tabernacle construit par Juan Arfé en 1587, de 3^m 25 de haut, en forme de temple circulaire à quatre étages et que 24 hommes suffisent à peine à porter dans les processions. Le *Tenebrario*, chandelier de près de 7 mètres de haut que l'on allume pendant les cérémonies de la semaine sainte, et qui n'a peut-être pas son pareil en Espagne. Je ne parle pas de l'ostensoir gigantesque qui se place au-dessus de la *Custodia*, d'une croix enrichie de pierres précieuses, d'un encensoir en or avec sa navette, etc., etc. Le reliquaire est posé sur l'autel. On y vénère entre autres objets précieux, une épine de la couronne de Notre-Seigneur.

On y voit aussi les clés présentées au roi saint Ferdinand lorsqu'il entra en vainqueur à Séville. La *Sala Capitular* est en damas et or : les ornements sont superbes et mériteraient eux aussi une longue description. Le *Sagrario*, quoique dépendant de la cathédrale, est desservie par des prêtres spécialement chargés des cérémonies qui s'y célèbrent les archevêques de Séville sont inhumés dans des caveaux, au-dessous de cette chapelle.

Impossible d'énumérer, même sommairement, toutes les autres églises qui méritent une visite particulière, dans cette ville où il faudrait passer des mois et qui est l'une de celles où l'on désire faire un long séjour.

Il y aurait également à citer beaucoup de maisons particulières qui sont de remarquables édifices; mais je me bornerai à parler de la *Casa de Pilatos* qui reproduit exactement, dit-on, le Palais de Pilate à Jérusalem. Je me demande où on en a pris les plans ! C'est surtout dans le Prétoire que Pilate s'est immortalisé... à sa façon.

Ce palais est situé auprès de la *Puerta de Carmona*; il fut construit vers l'an 1533 par Don Fadrique Enriquez de Ribera, au retour d'un voyage à Jérusalem qu'a chanté dans ses vers son

compagnon de pèlerinage, le poète don Juan de la Encina. Une belle porte de marbre donne accès à un *Patio* entouré de colonnes et de galeries à arcades où le marbre, le stuc, les faïences et les arabesques rivalisent d'élégance, de richesse et d'éclat. Les statues de Cérès, de Pallas, de Diane, de Junon et d'autres déesses, ornent la fontaine qui déverse ses eaux dans une grande vasque et vingt-quatre bustes de personnages romains, retrouvés à *Italica*, forment sur les parvis, une rangée empreinte d'un caractère de très haute antiquité. Au milieu du *patio*, une croix de grande dimension, au pied de laquelle, pendant la semaine sainte, se groupent les processions qui vont de là à la *Cruz del Campo* pour y faire les stations du Chemin de croix. Puis, tout au fond de cette cour à ciel ouvert, une chapelle où l'on voit une colonne de marbre de même configuration et de même hauteur que celle de la Flagellation : derrière une grille, un coq ; et ensuite la reproduction du corps de garde dans lequel saint Pierre renia Notre-Seigneur ; du prétoire de Pilate et même du balcon où cet opportuniste des temps passés crut se justifier au yeux de la postérité en se lavant publiquement les mains.

Partout les armes des marquis de Tarifa, famille fondue dans la grande maison de Medinaceli, à l'une des branches de laquelle appartient cette belle et ancienne demeure.

Il faut visiter encore les *Archives des Indes*, dans la *Casa Lonja*, à côté de la Cathédrale, pour y voir tous les importants dossiers qui concernent la conquête admirable. Toute l'histoire de la découverte de l'Amérique est là. Le monument est en pierre, voûté en pierre, et délie à peu près l'incendie. Au-dessous des portraits de ces grands capitaines que l'on nomme Christophe Colomb, Fernand Cortez, Pizzare, et tant d'autres, sont encadrés, sous verre, des autographes intéressants. Il y a bien encore la *Colombina*, bibliothèque qui appartient au chapitre de la Cathédrale. Fernand Colomb lui donna tous ses papiers particuliers et ses livres qui furent ajoutés à la bibliothèque en question, laquelle prit alors et par reconnaissance, le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Traversez, si vous ne craignez pas trop l'odeur du tabac mouillé, la *Fábrica de Tabacos*, immense édifice, construit sous Charles III, et vous y trouverez une population grouillante de 4.000 femmes, jeunes filles ou enfants, qui y manipule, année

moyenne, 1.500.000 kilos de tabac pour faire des cigares, sans compter un nombre incalculable de cigarettes. Il y a des enfants dans leur berceau que leurs mères allaitent, d'autres qui essayent auprès d'elles leurs premiers pas. Tout ce monde va, vient, crie, se dispute, demande quelque chose, vous regarde bien en face et, en somme travaille à ses pièces, comme l'on dit vulgairement. Il n'y a pas de journées payées; on s'en va quand on veut, et la nuit venue, les ouvrières qui ont apporté de la lumière peuvent encore rester. Tout ceci en vertu d'un nouveau règlement qui convient peu, on le comprend, aux surveillantes obligées de rester parfois fort tard dans des ateliers presque déserts et qui ont la mission très difficile de fouiller, à sa sortie, tout ce monde enjuponné, roulé dans son châle et qui a des recettes impossibles pour faire la contrebande. A propos de la Manufacture des tabacs, on peut dire que ses produits ne sont pas très bons et qu'ils se vendent relativement très cher. Les cigares de 40 centimes ne sont pas merveilleux et on en fume couramment du prix de 50 centimes jusqu'à 1 franc. Il faut placer ici une remarque qui m'a été faite par un maître d'hôtel de premier rang. Le luxe des Espagnols se montre sur-

tout dans le fumer ; pour la plupart, le manger n'est rien ou peu de chose ; une servante fait le chocolat, cuisine un plat ou deux et tout est dit ; mais l'hidalgo qui se contente de si peu, à table, a toujours un excellent cigare à vous offrir et en fume rarement de mauvais. Dans les quelques maisons où l'on reçoit et où l'on invite, il y a au contraire un grand luxe de cuisine et surtout de vins de France ; on ne vous en laisse pas goûter d'autres et ceux que j'ai bu dans ce pays sont vraiment parfaits, c'est une justice que je dois leur rendre. Mes amphitryons, s'ils sont jamais mes lecteurs, se reconnaîtront dans ce souvenir gastronomique que le hasard me fait insérer après la visite à la Manufacture de tabacs de Séville.

Ce qu'il ne faut pas oublier de voir encore, c'est un buste de Pierre le Cruel placé dans une niche et dont voici l'histoire en deux mots : dans un rendez-vous qu'il avait donné, le prince trouva un homme justement offensé qui lui barra résolument le chemin ; il tua cet homme. Le lendemain le *Corregidor* de Séville qui portait alors le titre de *Asistente* se présentait au rapport et le roi lui demanda s'il connaissait l'auteur du meurtre qui avait été commis la nuit précédente. Sur la réponse

négative du *Corrégidor*, le prince lui dit qu'il voulait voir la tête de l'assassin placée à l'endroit où le crime avait été commis, ou qu'il y ferait placer celle de *l'Asistente* lui-même. A quelques jours de là, Pierre le Cruel découvrit, niché dans le mur, son buste couronné et entouré de tous les attributs de la royauté. Cette légende est de l'histoire, paraît-il !

Les Carmélites de Séville possèdent le manteau de laine blanche de sainte Thérèse, leur fondatrice, qui était née à Avila où l'on voit encore sa maison. Par un privilège insigne on le met sur les épaules des personnes pieuses qui peuvent l'y conserver pendant quelques minutes. On peut voir également, dans ce même monastère, un autographe de la sainte, signé Térésa de Jésus et un autre de son confesseur, le vénérable Père de la Cruz.

J'ai commencé Séville par la Caridad, je termine par le Carmel. Séville n'est-elle pas, en Espagne, la ville par excellence de *Maria Santissima* ?

Pour aller à Madrid nous prenons la route de Cordoue en traversant d'abord les champs ou fut *Italica*, puis des plaines fort riches, et avant d'arriver à *Lora del Rio*, une autre grande plaine où se tenait jadis la célèbre foire de Mairena. Sur

la montagne de *Setefilla* apparaît un sanctuaire dédié à la sainte Vierge et célèbre dans tout le pays. *Palma* est au milieu d'une forêt d'orangers dont les fruits rivalisent, dit-on, avec ceux de Palma de Majorque. A *Hornachuelos*, avec son vieux château en ruine, le paysage change d'aspect, il devient sombre et sévère. Nous voici à *Almodovar*, avec un autre vieux château, fortifié par don Pedro, que nous avons vu déjà en allant de Cordoue à Grenade.

De la première de ces deux villes nous refaisons la même route jusqu'à *Alcazar de San Juan* d'où nous continuons pour Madrid par *Quéro*, entouré de lacs salés comme *Villacanas* où l'on arrive après avoir traversé d'immenses plaines sans cultures. *Yépés* renommé pour ses vins blancs et *Castillejos*, embranchement de Tolède.

Nous voici à *Aranjuez*, un nid de verdure au milieu d'un pays nu, désolé, sans un arbre, sans une fleur.

Grossi des eaux du Garama, le Tage prend ici des proportions de fleuve et fertilise cette oasis perdue dans les plaines arides et jaunâtres de la Nouvelle-Castille.

Rendez-vous de chasse de Charles-Quint quand

ce monarque pouvait, entre deux guerres, se donner ce plaisir, le domaine royal d'Aranjuez, sous le règne de Philippe II, devint un Palais qu'un incendie réduisit en cendres et que Philippe V fit reconstruire sur des plans venus de France, qui rappelaient à la fois l'aspect rouge et blanc de la place Royale à Paris et l'architecture du château de Fontainebleau.

Il y a peu de choses à dire de cette résidence au point de vue du palais lui-même, retouché successivement sous Charles III, Charles IV, Ferdinand VII et Doña Isabelle : on y remarque toutefois de belles fresques, quelques tableaux et le cabinet chinois de Charles III, orné de laques japonaises du plus grand prix. Le reste ne vaut pas la peine d'être mentionné. Mais ce qui est admirable, ce sont les jardins, c'est le parc immense que le Tage traverse d'un bout à l'autre : les jardins dont les légumes et les fruits, les asperges et les fraises surtout, surpassent en beauté et en saveur les meilleurs produits horticoles de toute l'Espagne ; le parc avec ses lacs et ses cascades, complanté de chênes et d'ormeaux gigantesques sous lesquels tous les rossignols de la Péninsule Ibérique se réunissent au printemps. Il n'y a pas au

monde, d'orchestre qui puisse être comparé à celui-là; il n'y a pas de concert qui puisse égaler les harmonies que des millions et des millions de chanteurs ailés, formés à l'école de Dieu, font entendre là, à la lueur des étoiles, pendant les nuits de mai.

Or: visite avec intérêt la *Casa del Labrador*, un caprice de Charles IV, cottage à l'extérieur, palais à l'intérieur; et on ne se lasse pas de contempler le panorama immense qui se déroule aux regards, des fenêtres du Palais, et qui embrasse la Nouvelle-Castille depuis les monts de Tolède jusqu'au Guadarrama et les plaines de la Manche et du bas Aragon, entre la Sierra del Alcaraz et les monts Universales: ici la vue de l'homme a des limites, l'horizon n'en a pas.

Grâce au Tage on voit ici de fort belles prairies, ce qui est rare en Espagne, et on arrive à *Ciempozuelos*. A *Pinto*, vieille tour, dernier vestige du château dans lequel Philippe II fit enfermer la princesse d'Eboli.

Nous traversons enfin le Manzanarès, dont on a trop plaisanté et dont les saignées pratiquées sur son cours, en amont de Madrid, enlèvent toute l'eau pour arroser les champs. Alexandre Dumas,

dit-on, ou mieux, dit-il, remplit un verre d'eau et vint le verser dans le lit desséché de ce pauvre fleuve qui n'est cependant pas le seul à n'avoir pas d'eau lorsque les neiges sont fondues dans la montagne. Enfin nous débarquons à Madrid, gare d'Atocha, 614 mètres d'altitude, alors que Madrid, *Puerta del Sol*, est à 673^m. Ici le manteau est de rigueur.

On dit que l'air n'éteint pas un flambeau mais qu'il tue sûrement un homme : prenons nos précautions.

CHAPITRE VI

Madrid. — L'Armeria. — Le Musée royal. — Tolède. — Les juifs de Tolède. — La cathédrale. — L'Escorial. — Le Prado. — La Granja.

Les Andalous, un peu portés à l'exagération, disent que le trône de leur roi est le premier après celui de Dieu parce que Madrid est la capitale la plus élevée de l'Europe, pour ne pas dire la ville, car Saint-Gall, en Suisse, qui a cette prétention, le gros mot de capitale mis à part, n'est qu'à 660 mètres.

En été il y fait très chaud, mais en hiver !... Oh ! en hiver, prenez votre pelisse et gardez-la, surtout en entrant dans le Musée royal. Madrid est sain ; on prétend qu'en Arabe ce mot signifie : « maison du bon air ; » mais cet air est subtil et il vous tue. sans crier gare, sans que vous l'ayez même senti : aussi gardez-vous des passages du soleil à l'ombre, même en plein midi, surtout en plein midi.

M. de Laborde, dans son excellent *Itinéraire*

d'Espagne, trop peu consulté de nos jours, dit, à ce sujet, que : « ici l'élévation produit sur « la végétation l'effet que détermine la hauteur « en latitude aux environs de Paris. C'est par « la même raison que l'ananas par exemple, « n'a jamais pu mûrir à Madrid, quelque soin « que l'on ait pris de le tenir en serre chaude. Ce « n'était pas la température très ardente pendant « neuf mois de l'année, qui lui était principalement « contraire, mais l'élévation du sol, car l'ananas « est un végétal des marais peu éloignés de la « mer ; ce fruit mûrit fréquemment à Valence ainsi « qu'à Malaga » (1).

Madrid n'a pas d'histoire, aussi chacun lui en fait une au gré de ses caprices. Comme Tolède, elle ne prétend pas à une existence antédiluvienne, mais quelques-uns parlent de Cadmus, d'autres y font s'arrêter Nabuchodonosor lors de son voyage en Ibérie ; la vérité probable est que Madrid existait vers le x^e siècle de notre ère, mais il est certain qu'elle ne devint la capitale de toutes les Espagnes que sous Philippe II.

Ne parlons pas de ses hôtelleries, j'en laisse la

1. Tome I, p. 40.

responsabilité aux *Guides du voyageur*, et il en est de bons, malheureusement on ne peut en dire autant des diverses *fondas*, *posadas* et autres *gargottas* qui portent ici comme ailleurs du reste, le nom d'hôtels.

On débute invariablement par la *Puerta del Sol*, place ainsi nommée parce que c'est un carrefour allongé où aboutissent les principales rues du Madrid moderne. Il y a des hôtels, des cafés, des tramways, quelques magasins, beaucoup de monde, mais pas l'ombre d'une porte ! Allez visiter plutôt la Plaza Mayor reconstruite sous Philippe III et qui rappelle un peu la place Royale, au Marais ; ou la place d'Orient près du Palais Royal ; mais après les Jardins du Palais et le *Buen Retiro*, ce qu'il faut voir, à Madrid, ce sont ses promenades vraiment fort belles : le *Prado*, les *Recoletos*, la *Castellana* ne seraient déplacés dans aucune grande capitale. Il faut parcourir ces immenses boulevards, plantés d'une quadruple rangée d'arbres, encombrés par une foule pacifique et polie. Pendant la promenade des jours gras on peut dire que tout Madrid est dehors ; les déguisements circulent dans l'allée du milieu avec les voitures ; le commun du public reste sur les trottoirs. Tout le monde s'aborde et se parle à

l'ombre du masque ; on monte sur les marches des voitures, sur le siège s'il y a place, dans la capote si elle est renversée. Le premier *mozo de cordel* ou le dernier des *arrieros* peut y converser librement avec une Infante qui passe dans son équipage, et jamais un propos inconvenant, une parole grossière dans la bouche de ces hidalgos déchus.

Il y a encore *las Delicias* et la *Puerta d'Alcala*, une vraie et superbe porte celle-là, où il faut aller se promener le samedi pour voir défiler la Cour dans ses voitures de gala. Elle se rend à Notre-Dame d'Atocha, en traversant les jardins du *Retiro*, pour y vénérer l'image de la Vierge apportée en Espagne par saint Pierre, dit la légende. C'est dans cette église que se célèbrent les mariages de la famille royale et que les troupes prêtent serment de fidélité. On se demande seulement de quelle fidélité il peut bien être question dans la patrie des *pronunciamientos* alors que l'église d'Atocha renferme le tombeau du général Prim, par exemple, ce patron et ce modèle de la fidélité !

Et puisque nous en sommes aux églises, continuons notre visite, en observant qu'aucune, à Madrid, n'a rang de cathédrale et que c'est l'archevê-

que de Tolède qui préside à toutes les grandes cérémonies de l'Etat ; c'est lui par exemple, qui fait les mariages royaux. Il faut voir cependant *San Isidro el Réal*, véritable musée de peinture, dédié au patron de Madrid : le saint laboureur est en grande vénération dans toute l'Espagne et surtout dans les Castilles.

Il faut voir encore la *Capilla del Obispo* qui date du temps des Rois Catholiques, sous le règne desquels Madrid n'était pas encore capitale, et l'église de la *Encarnacion* ; mais il faut réserver pour la fin *San Francisco el Grande* qui va être livrée au culte très prochainement. L'humble ermitage bâti par ce saint au XIII^e siècle, existait sur l'emplacement de l'église actuelle, superbe rotonde qu'un décret des Cortès a affecté, sans lui enlever son caractère religieux, à la sépulture des grands hommes. Il convient d'ajouter que cette église appartenait à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qu'on l'a confisquée avec tous les biens de l'ordre et qu'avec les dits biens on a restauré magnifiquement l'église. Ceci rappelle le fameux dicton : *Du bien d'autrui, large courroie !* L'église était loin d'être terminée lorsque l'on y fit les funérailles royales du jeune Alphonse XII. Partout, dans la décoration extérieure, on retrouve

la croix du saint Sépulcre , les marbres de l'intérieur sont fort beaux, les statues merveilleuses et les fresques de vrais chefs-d'œuvre : il faut remarquer surtout la chapelle de Santiago et le tableau représentant le saint sorti du tombeau pour achever la déroute des Maures à la célèbre bataille de Clavijo. Peu d'églises, modernes s'entend, sont plus belles et celle-ci, aux formes près, rappellerait un peu l'*Annunziata* de Gènes.

Les palais particuliers sont nombreux, à Madrid et je ne veux pas les énumérer ici, me bornant à citer ceux des ducs de Medinaceli et de Villahermosa qui se font face dans le bas de la *carrera San Jerónimo* comme aussi celui du marquis de Monistrol, *calle de la Luna*, un véritable musée où l'on reçoit la plus amicale hospitalité.

Impossible, par exemple, de ne pas parler du Palais Royal, le plus beau de l'Europe depuis et peut-être même avant que les Tuileries aient été brûlées par la Commune et rasées par le stupide Gouvernement républicain.

Sa construction date du règne de Philippe V, époque à laquelle l'ancien Palais des rois de la maison d'Autriche fut détruit par un incendie tout à fait accidentel.

C'est un vaste quadrilatère d'environ 140 mètres de côté et de plus de 30 mètres d'élévation, dominant à de grandes hauteurs et complètement à pic, les Jardins du *Campo del Moro*, le lit du Manzanarès, le parc de la *Casa de Campo* et la gare du Chemin de fer du Nord. Il est entièrement bâti en granit du Guadarrama et en pierre blanche de Colmenar : on le dirait de marbre, comme la cathédrale de Milan dont il a tout l'éclat et toute la fraîcheur. On peut le visiter avec une permission délivrée par le *Mayordomo Mayor* : l'entrée principale est au sud et ouvre l'accès d'un *Patio* grandiose surmonté d'un dôme vitré. L'escalier est monumental. Les salles très nombreuses, il y en a trente au premier étage ; les tapisseries de Flandres dont elles sont tendues, les tableaux de maîtres, les porcelaines et les laques de la Chine et du Japon, la bibliothèque riche de plus de cent mille volumes et manuscrits, la collection de pendules que Ferdinand VII, pour imiter en quelque chose le grand Charles-Quint, s'amusa à monter ; la Chapelle Royale placée sous l'invocation de saint Jacques le Majeur, *Santiago* patron d'Espagne et de *San Isidro*, patron de Madrid, tout cela doit être vu et ne peut pas être décrit.

Mais si la position de ce palais est admirable, elle lui impose aussi tous les inconvénients d'une situation beaucoup trop découverte et que fouette trop souvent le vent glacial du Guadarrama dont les effets sont tellement mortels que les sentinelles placées à l'angle faisant face au Nord-Ouest, la *Punta del Diamante*, doivent être changées tous les quarts d'heure en hiver et qu'il arrive parfois qu'au bout de ces quinze minutes de faction il n'y a plus qu'un cadavre à relever.

Ce qu'il faut voir encore et surtout, avec la permission du grand écuyer qui ne la refuse jamais, ce sont les écuries royales, *las Caballerizas*, fort bien tenues et dans lesquelles on peut admirer un grand nombre de bons et très beaux chevaux. Un amateur, un sportsman comme l'on dit, ne peut se dispenser de cette visite après laquelle on en fait une autre aux voitures de gala et aux vieux équipages qui offrent un véritable intérêt de curiosité rétrospective.

Tout à côté est l'*Armeria*, l'un des musées les plus intéressants de l'Europe. Philippe II y fit transporter les curiosités historiques que l'on conservait à Valladolid, la vraie capitale des Espagnes jusqu'au règne de ce roi ; ses successeurs l'imitèrent

et, au commencement du siècle cette collection était très riche, mais survint la guerre de l'Indépendance et les habitants de Madrid pillèrent l'*Armeria* pour repousser l'invasion française. Tout avait été classé de nouveau avec goût et méthode lorsque l'incendie vint détruire, en 1886, ou du moins causer de grands dommages à cette admirable collection. On la restaure aujourd'hui avec le plus grand soin et elle en vaut la peine car on peut dire qu'elle est unique en son genre pour les souvenirs historiques. En fait d'épées seulement, on y voit celles de Roland, du roi Pélage I^{er}, du Cid, du Grand Capitaine Gonzalve de Cordoue, de Fernand Cortez, de François I^{er}, de Don Juan d'Autriche, le héros de Lépante, ainsi que son armure. Les costumes guerriers ont plus particulièrement souffert du dernier incendie, mais on répare tout merveilleusement et je le répète, on ne peut venir à Madrid sans y voir l'*Armeria*.

Je ne parle pas des collections particulières, parce que rien ne peut être comparé au Musée royal.

Sa création est due à Ferdinand VII qui en a fait la plus riche collection de toute l'Europe. Il est loin d'être complet cependant mais

il l'emporte sur tous les autres comme réunion de chefs-d'œuvre. Je n'entreprendrai pas de citer même un seul des deux mille deux cent soixante-cinq tableaux du catalogue mais je puis vous dire : « Madame, prenez votre pelisse, monsieur gardez votre plus chaude fourrure, si vous saviez assez le froid qu'il fait dans les pays chauds, pour ne l'avoir pas laissée chez vous ; puis entrez au Musée Royal et vous n'en sortirez que lorsque les gardiens en fermeront les portes ; et vous y reviendrez le lendemain et encore les jours suivants... » Je m'arrête là, tant j'ai grande envie de vous accompagner encore dans cette visite artistique.

Il ne s'agit pas ici de faire une description ou une analyse. Si j'écrivais seulement pour être lu au coin de votre feu j'essaierais de vous rendre compte de certaines impressions, mais j'ai la prétention de vous faire passer les Pyrénées et de vous accompagner dans ce merveilleux pays. Quand vous serez au seuil de cette collection sans rivale, armé du catalogue et non d'un *Guide* quelconque, vous verrez vous-même, vous éprouverez les sentiments les plus divers : vous frissonnerez devant Ribeira ; vous vous attendrirez avec Murillo ; vous entendrez les coups de fusil qui partent des tableaux de Goya,

le peintre réaliste des guerres civiles ; vous retrouverez le grand Rubens des Pays-Bas ; vous vivrez de votre propre vie d'artiste, car tout le monde l'est plus ou moins, et vous ne regretterez pas votre voyage à Madrid.

Si, au contraire, vous voulez circuler tout en restant assis dans votre fauteuil, eh bien ! prenez Edmondo de Amicis, dont *l'Espagne* a été traduite en français : et lisez sa description du Musée de Madrid, comme celle de l'*Armeria* que l'on va reconstituer telle qu'il l'a vue, et aussi celle du *Musée naval* unique dans son genre, et vous vous promènerez dans les solitudes de l'Amérique à l'époque de la conquête ; vous y trouverez les modèles de tous les singuliers bateaux sur lesquels ces étranges navigateurs traversaient des océans inconnus, les armes des peuples sauvages, etc. Voulez-vous assister à un combat de taureaux ? lisez encore de Amicis, qui décrit merveilleusement aussi un de ces hideux combats de coqs auxquels il a la loyauté de vous dire : « Surtout n'y allez pas ». Plus enthousiaste que moi et au début sa vie de voyageur, il s'extasie devant la *Puerta del Sol*, sans avoir vu, je le pense, les boulevards de Paris, mais je répète que je suis condamné à

plus de discrétion et que si je décrivais aussi longuement, j'allongerais mes récits de manière à me rendre illisible. Je me bornerai donc ici même à vous dire : Venez et voyez ; vos impressions seront les vôtres et par conséquent les bonnes. Je vous indique les points les plus remarquables ou les plus intéressants à visiter, le *Guide* se charge de tous les détails et dans certains cas particuliers je vous dis : « Laissez le guide et prenez le catalogue. » C'est le cas pour ces musées divers.

Je ne vous parle pas non plus des théâtres et un peu pour la même raison. Le Théâtre Royal avec son excellente troupe italienne, est un des plus grands de l'Europe ; tous les autres sont également fort beaux ; allez-y et vous ne regretterez pas votre soirée, mais ne me demandez pas la description de la salle. Suivez-moi plutôt aux environs de Madrid qui restera notre quartier général et où nous reviendrons tous les soirs.

Partons donc ensemble pour Tolède, car qui n'a pas vu Tolède n'a pas vu l'Espagne.

Rien n'est plus facile : on prend quelques provisions, on déjeune dans un wagon qui vous conduit sans transbordement jusqu'à la gare de Tolède, on évite ainsi les horribles *fondas* de cette ville sans

pareille et on gagne du temps pour la visiter. C'est à la gare de *las Delicias*, où l'on s'embarque également pour le Portugal, qu'il faut venir chercher le train de Tolède, c'est-à-dire très loin de la Puerta del Sol ; on traverse le Manzanarès et la petite ville de *Getafe* avec son collègue d'*Escolapios* ou Pères de la Doctrine chrétienne. On franchit ensuite le Tage dont on suit presque constamment la rive gauche jusqu'à Tolède. Gardez-vous de prendre un des nombreux omnibus ou des odieuses *tartanas* qui vous attendent à la gare ; le fameux pont d'*Alcantara*, le pont *des ponts*, n'en est qu'à peu de distance et pendant ce court trajet vous pouvez déjà vous faire une idée de cette ville unique, assise, comme Rome, sur sept collines. Je me hâte d'ajouter qu'il ne faut pas très longtemps pour en faire le tour, mais je dois dire également que l'on peut y séjourner beaucoup sans y avoir tout vu, car il faudrait en parcourir toutes les rues, s'arrêter devant presque toutes les maisons et admirer partout de magnifiques sculptures recouvertes ordinairement hélas ! d'une quintuple couche de lait de chaux. Ici, ce sont des balcons en fer forgé, splendidement travaillés, là des portes massives, avec des marteaux superbes, des clous gigantesques

que l'on nomme avec raison des demi-oranges, puis des écussons sur tous les murs, des façades noircies par le temps, des palais transformés en écuries. Il est très difficile de donner une idée de Tolède : c'est une ville à part comme Venise, Sienne ou Nuremberg. Il n'y a pas de terme de comparaison. Théophile Gautier, que je n'ai guère plus cité qu'Alexandre Dumas, a dit fort bien que cette ville étrange « tenait à la fois du couvent, de la prison, de la forteresse et aussi un peu du harem, car les Maures ont passé par là. » M. Villaamil, un des peintres qui ont le plus contribué à vulgariser les monuments espagnols, prétendait qu'au bout de neuf mois on ne pouvait encore rien connaître de Tolède et si l'on veut tout voir, je le suppose au moins, il faudrait parcourir cette ville en tenant à la main les deux volumes de l'excellente monographie de Don Sixto Ramon Parro — *Toledo en la mano* — ils n'ont que *mille cinq cent cinquante* pages.

Tout cela signifie que je n'ai pas la prétention de décrire Tolède, ce qui est impossible, et que je me bornerai tout au plus à indiquer l'itinéraire à suivre pour visiter ce musée à ciel ouvert, le plus promptement et le plus complètement pos-

sible. Le Tage décrit comme un fer à cheval autour de la ville qui s'élève à 60 mètres au-dessus du cours du fleuve ; on le traverse sur deux ponts, situés aux deux extrémités du fer à cheval. Celui d'*Alcantara* est orné de deux portes massives, percées dans des remparts crénelés, dont les premières constructions remontent jusqu'au roi Wamba. Après avoir gravi la rampe qui conduit à la ville on se trouve en face de la *Puerta del Sol*, une vraie porte celle-là, une perle de l'architecture des Maures, admirablement conservée. Elle est encadrée dans une forte muraille couronnée de créneaux avec une belle tour demi-circulaire. Au-dessus de l'un des arcs est un énorme écusson aux armes de la cathédrale de Tolède et, entre les deux, une vieille sculpture représente l'exécution de Fernand Gonez. Cet *Alquazil mayor* fut décapité par ordre du roi pour avoir insulté deux dames de la Cour.

Au lieu d'entrer dans la ville, mieux vaut continuer à droite, et aller admirer tout de suite la porte de *Visagra*, flanquée de deux grosses tours rondes crénelées. Elle date du temps de Charles-Quint : on le reconnaît sans peine à la grandeur massive de la construction, aux armes de l'Em-